

LES SOURCES, LES FONTAINES

L'eau permet la vie. Les hommes s'installent donc autour des points d'eau. Mais le débit de chaque source conditionne l'importance de cette implantation, village, hameau ou ferme.

Dans notre pays du Crestet-Monteil, les sources sont nombreuses mais de faible débit. L'habitat y est donc très dispersé.

L'eau étant rare, sa gestion est parfaitement raisonnée.

Les maisons sont toujours construites au-dessous de la source qui est captée au droit d'un affleurement de la nappe phréatique.

L'eau s'écoule d'abord dans un petit réservoir, toujours bien protégé de la terre et des feuilles par une voûte ou une dalle en pierre, afin de la laisser se décantier, avec éventuellement un système de filtrage des impuretés végétales.

L'eau est ensuite amenée par gravité dans une citerne par une conduite de diamètre suffisant pour absorber le débit maximal de la source. La citerne, de dimensions plus ou moins grandes suivant le nombre d'utilisateurs, est toujours fermée par une porte et recouverte d'une voûte. Elle sert de réserve et on y tire l'eau pour les usages domestiques, soit directement en puisant à l'aide de grands brocs ou bidons en tôle munis d'astucieuses poignées, soit par un robinet en bois ou en bronze placé sur un petit réservoir intermédiaire.

Dans tous les cas un trop-plein remplit un *bacha* qui sert d'abreuvoir pour le bétail. Dans le cas où la ferme a sa propre fontaine, le *bacha* est généralement placé sous une voûte qui est située près du portail ou près de la porte de l'écurie.

Le débordement de ce *bacha* est encore canalisé pour alimenter, soit un bassin, ou *écluse*, utilisé pour le lavage du linge, soit les bassins pour le rouissage du chanvre, soit directement des *béalières*, de petits caniveaux suivant les lignes de niveau, qui viennent arroser les prés en contrebas. Il n'y a donc pas d'eau perdue.

Nous avons au Crestet, à Grammeland, une exception à ce principe qui mérite d'être signalée : le réservoir de la source se trouve sous la maison et son accès se retrouve de plain-pied à l'extérieur grâce à la déclivité du terrain. Cette source, d'ailleurs importante, était celle de la villa gallo-romaine déjà signalée et il est possible qu'elle ait été initialement abritée dans une construction utilisée ultérieurement comme bâtiment agricole.

Les fontaines de villages

Chaque village a sa fontaine qui alimente toute la communauté. Elle est généralement placée sous la protection d'un saint :

- pour Le Crestet, au carrefour de deux routes importantes, c'est saint Martin, patron des voyageurs.

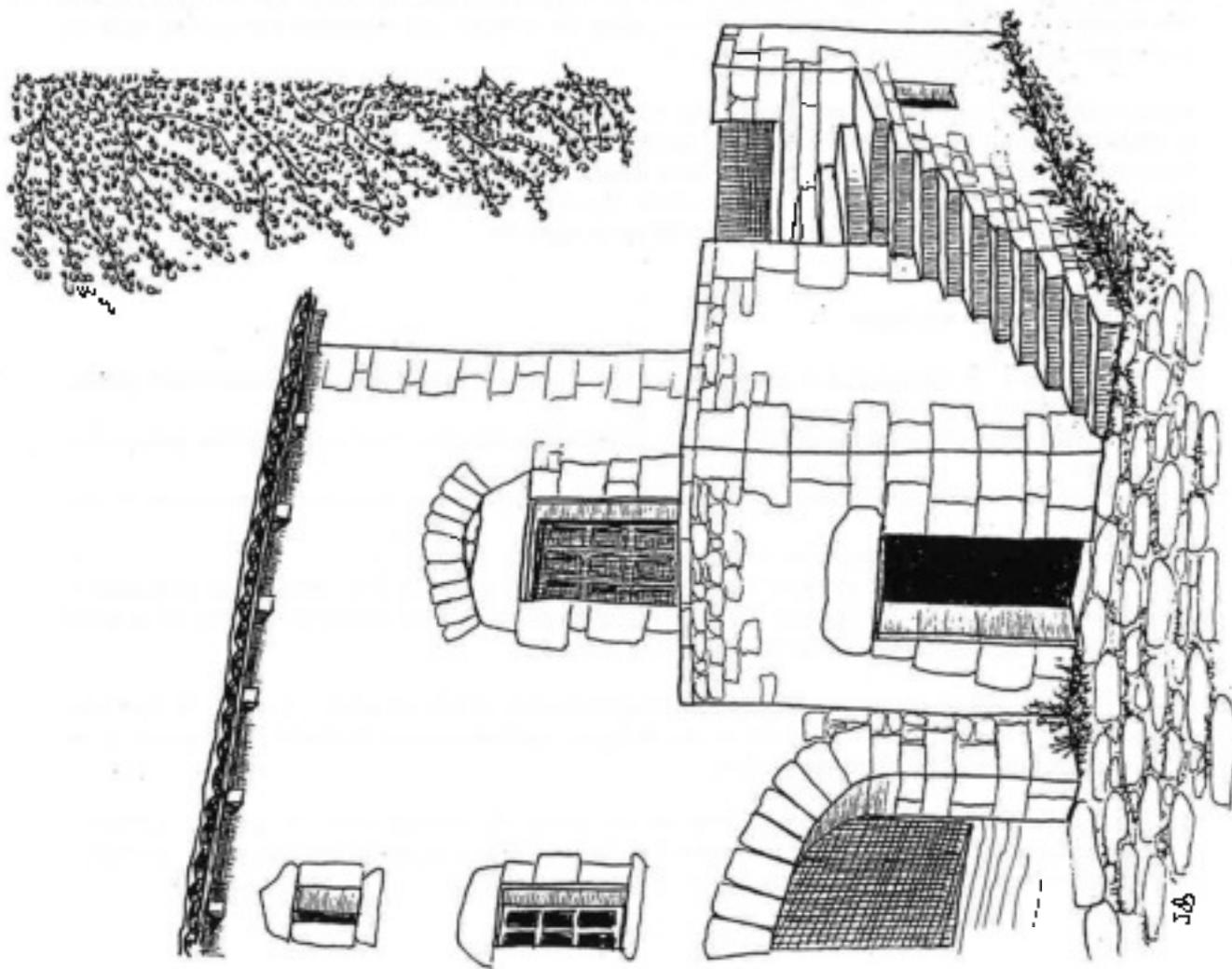
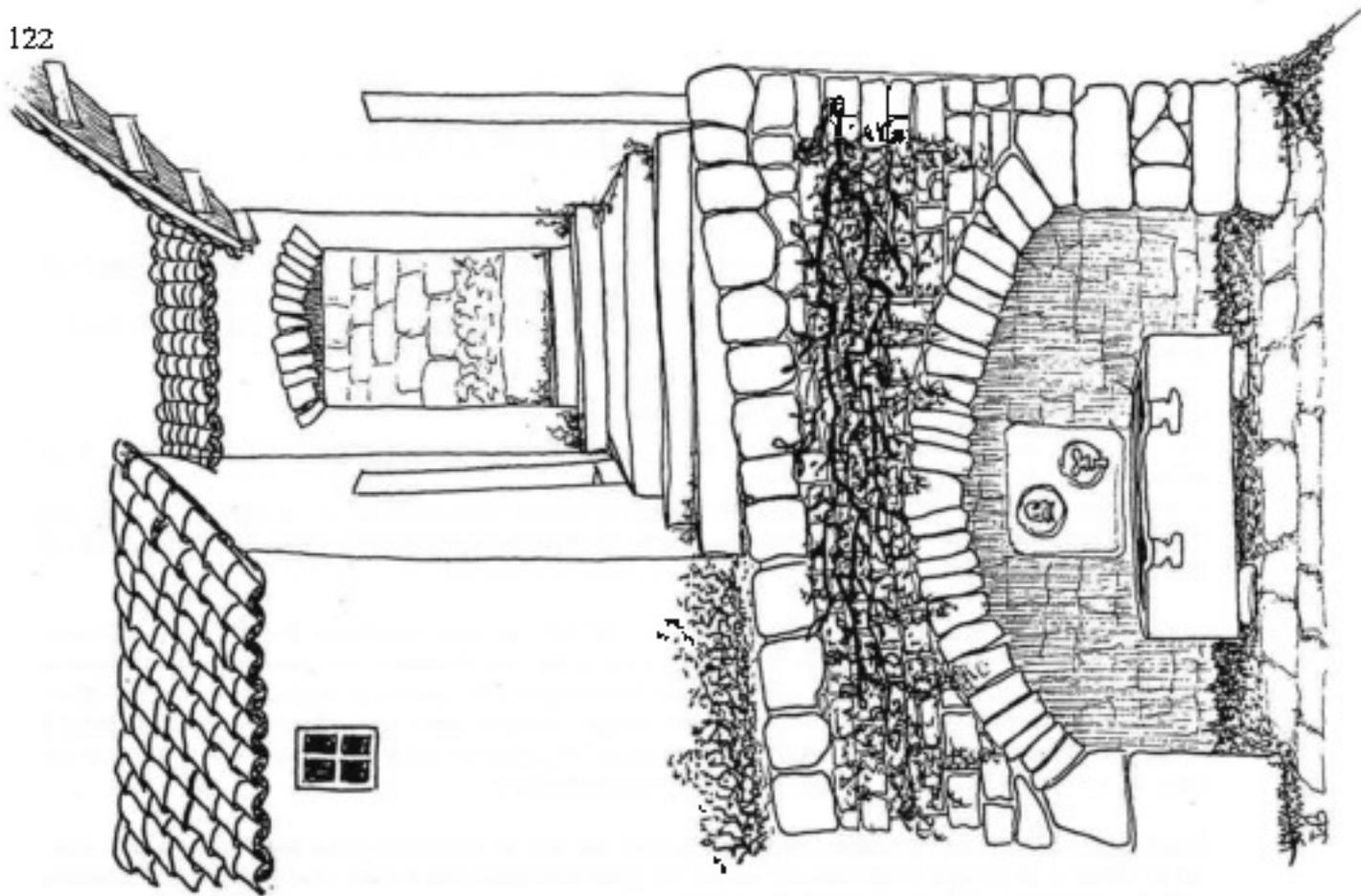
- pour Monteil, c'est saint Pierre, qui a d'ailleurs donné son nom à un gros rocher à l'est du village.

Dans les deux cas, le saint est aussi le patron de la paroise.

Les sources avaient souvent un caractère magique et curatif qui avait fait l'objet d'un culte païen, christianisé par la suite : on baignait ainsi les enfants grincheux ou *renardés* le jour de la saint Pierre dans la fontaine Saint-Pierre de Monteil.

Ces fontaines n'ont pu malheureusement être implantées au milieu du bourg à cause du manque de gravité pour leur alimentation. Leur accès éloigné, spécialement à Monteil, a toujours posé des problèmes importants à la population.

Au Crestet, la très ancienne auberge Bouvier au centre du village avait sa propre fontaine, toujours existante, où on tirait l'eau pour l'auberge. Elle s'écoulait ensuite dans le *bacha* permettant aux mulets et aux chevaux des clients de se désaltérer.



Les fontaines de hameaux

Les hameaux les plus anciens avaient une seule fontaine qui faisait partie des « communs », et dont l'utilisation devait poser quelques problèmes, spécialement pendant les périodes de sécheresse.

Les vieux actes nous montrent bien les querelles, judiciaires ou non, que cela a entraînés (et que cela entraîne encore aujourd'hui).

Pour quelques fontaines communes, certains utilisateurs n'avaient le droit de puiser l'eau que la nuit, les autres du lever du jour au crépuscule.

On a donc vu, au cours du XIX^e siècle, chaque ferme d'un hameau chercher à avoir sa propre source de façon à être autonome.

Les fontaines de chemins et de routes

Le long des chemins muletiers, il était nécessaire d'aménager des points d'eau pour désaltérer les bêtes, particulièrement en haut des côtes. Nous avons pu en retrouver quelques-uns sur la Voie du Doux, dans sa portion qui traverse Le Crestet et Montcil, aux Bessias, à la Fontasse, à Goutte Neyre.

La route royale du XVIII^e siècle, de Tournon à Saint-Agrève passant par Lamastre et les Nonières, est jalonnée de points d'eau qui correspondent tous aujourd'hui à une ferme ou à une petite agglomération.

Quand, entre 1840 et 1870, le réseau routier du bassin du Doux a été complètement repris par Marius Bouvier, ingénieur des Ponts-et Chaussées, avec de nouveaux tracés pour être adapté aux voitures hippomobiles, Jacques Raymond Chenet, conducteur des travaux, s'est attaché à orner les routes en les décorant de plantations et en distribuant sur leur parcours des fontaines et des abreuvoirs. Ce sont, particulièrement les 7 fameux « fontaines du chien » dont deux sont sur le territoire de la commune du Crestet.

Ont été généralement utilisées des pierres de formes amusantes, dégagées au cours des terrassements de la route. Le principe de la construction de ces fontaines est toujours le même : l'eau coule à partir de cette pierre, grossièrement sculptée pour lui donner souvent l'aspect d'une tête de chien, dans une vasque, où l'on pouvait facilement prendre de l'eau, puis dans un bache ou un bassin qui servait d'abreuvoir pour les chevaux.

La fontaine de la route de Tournon, en face de Bouton, représentait une tête de vieillard qui était encore tout à fait reconnaissable en 1900. Mais, au cours de travaux, les Ponts-et-Chaussées l'ont remplacée à l'envers... Nous savons que cette fontaine a été réalisée par un membre de la famille Neyron, maçon aux Rochettes basses.

La fontaine de la route d'Annonay, sous les Traverses, représente une tête de chien d'où l'eau s'écoule dans une belle coquille en pierre sculptée.

Les baches

Les baches sont de petits bassins creusés dans des blocs de granite, généralement noir à grains fins, et provenant dans notre région des carrières proches de la Molière ou du Grioulle. D'après la tradition, c'était aux vieux qu'était confiée la patiente réalisation des baches, sous le calabert, hiver comme été.

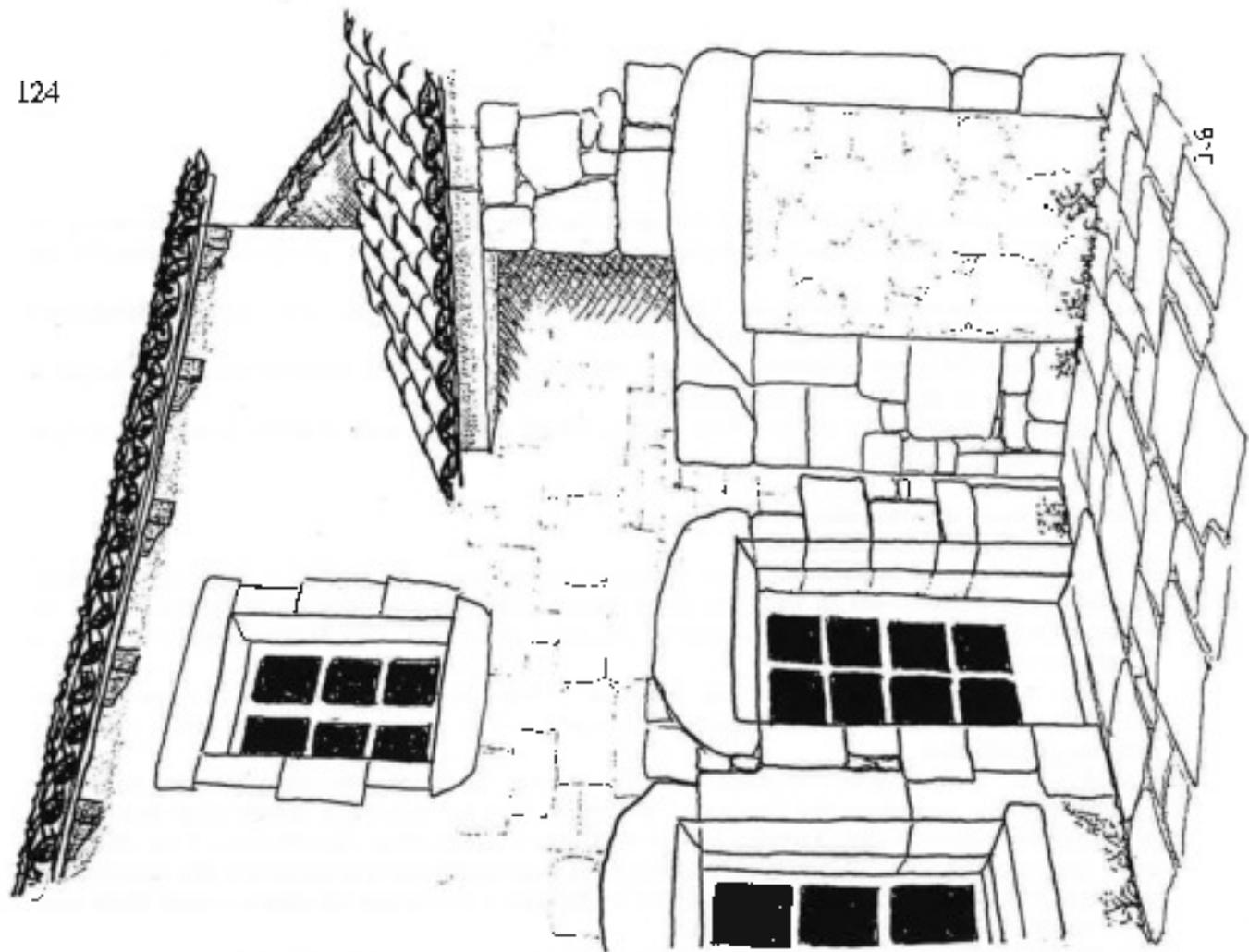
Les baches avaient trois fonctions possibles :

- ils servaient comme réservoirs et étaient donc utilisés dans l'organisation de la gestion de l'eau. Assez grands, et de forme parallélépipédique, ils peuvent être décorés sur leur face avant d'écussons quand ils sont installés dans la cour d'une ferme.

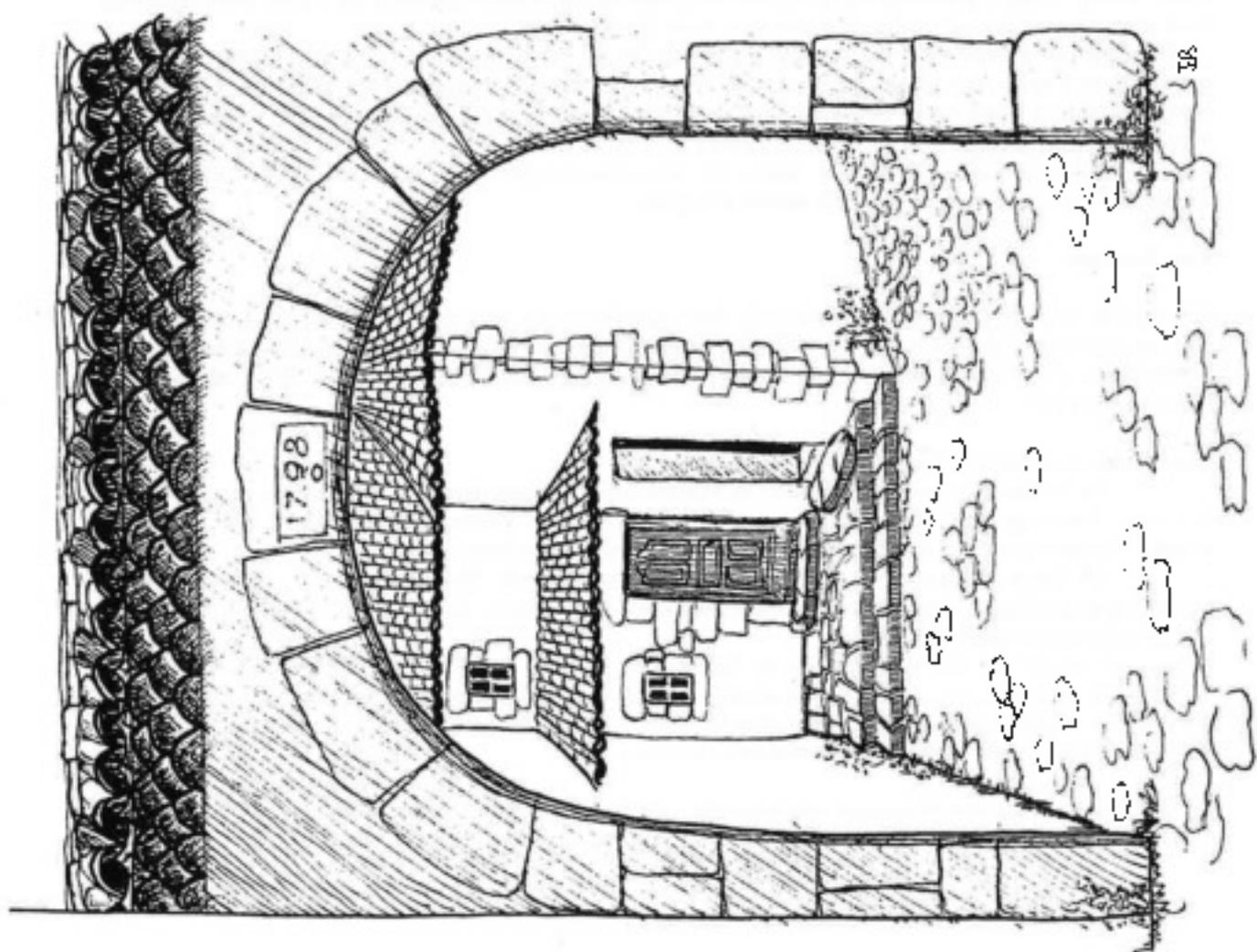
- ils étaient destinés à servir pour l'alimentation du bétail. Ils sont alors de forme beaucoup plus fruste, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur. Ils se rapprochent de certaines petites pierres à cupule (Tincey).

- c'étaient des *pierres à huile*, de facture très soignée et souvent décorées. Ils servaient à conserver l'huile de noix dans la cave sous la cuisine et étaient toujours munis d'un couvercle en bois le plus étanche possible. On reconnaît donc les pierres à huile à la rainure pratiquée sur leur bord supérieur et à la présence d'anciennes ferrures.

Les baches sont particulièrement intéressants car ils constituent le souvenir de tout un savoir-faire local assez exceptionnel.



Las Garrigas. 2003



Bonnetan. 2003

LES CROIX

Dans l'ancien monde rural, les fontaines et les croix avaient deux fonctions complémentaires : l'eau permettait la vie que la croix devait protéger. Cette juxtaposition fontaines-croix se retrouvait ainsi dans les villages, dans les hameaux et les fermes, sur les chemins et les routes.

Peu à peu, et spécialement avec la contre réforme du début du XVII^e siècle, les croix ont perdu leur fonction protectrice pour devenir le symbole plus désintéressé de la foi profonde des populations.

Une des richesses de notre commune du Crestet Monteil est d'avoir pu conserver un nombre important de croix, croix en pierre richement sculptées, croix en fer forgé, en fonte moulée ou modestes croix en bois. Nous avons relevé l'existence d'une trentaine de croix extérieures sur la commune, toutes à proximité des villages et des hameaux.

Croix de place

La croix placée à l'embranchement de la route de Tournon et de celle de Boucieu, dite « croix Valla », dont nous avons déjà parlé, était initialement au centre de la petite place du Crestet. Cette croix doit dater de la fin du XVI^e siècle ou du tout début du XVII^e siècle. Son croisillon, abattu à la Révolution a été refait en 1864.

Une croix de place était un « repère » pour la population d'une paroisse, comme nous le trouvons dans certains documents anciens. Pour de nombreuses cérémonies concernant la communauté, les rassemblements se faisaient au pied de la croix, ainsi par exemple les annonces officielles par le crieur public (ou le tambourinier).

Croix de cimetières

Anciennement, les cimetières entouraient l'église (comme toujours partiellement à Monteil).

La croix « au milieu du royaume des morts » est, selon la tradition, un réconfort pour les vivants : leurs êtres chers sont enterrés « dans l'église » et ainsi placés sous la sauvegarde divine.

Nous avons déjà parlé de la superbe croix devant l'église du Crestet qui était placée au milieu de l'ancien cimetière. Ce serait une croix de peste offerte par la famille de Tournon en remerciement d'une protection au moment des pestes de 1585 à 1587.

Mais il ne faut pas oublier les deux autres croix de cimetière de la commune : la croix du cimetière de Monteil (1863) et celle du cimetière du Crestet (1868), bien proportionnées avec leurs bras cylindriques terminés par des boules.

Croix de fontaines

La fontaine Saint-Pierre était la seule fontaine du bourg de Monteil, là où tout le monde venait s'approvisionner. La niche où sont sculptées sur le linteau une croix et une clef (la clef de saint Pierre) est surmontée d'une pyramide qui sert de base à une belle croix en fonte.

Il est tout à fait probable qu'il y ait eu également une croix à proximité de la fontaine Saint-Martin au Crestet. Mais nous n'en avons pas de trace.

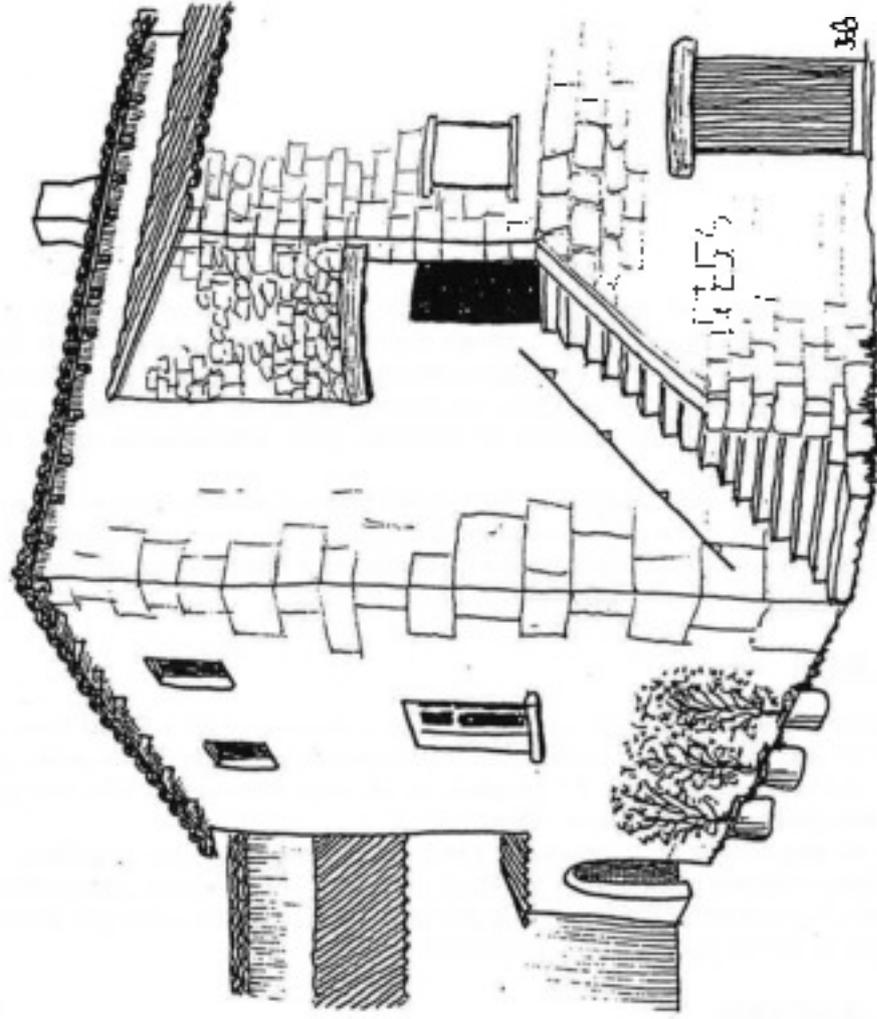
En tous les cas, nous savons qu'au moment de la fête de l'invention de la Sainte Croix, le 3 mai, la coutume était de placer de petites croix de coudrier à côté des fontaines et des écluses.

Croix de missions

Les missions étaient considérées comme très importantes pour raviver la foi des paroissiens. Elles se déroulaient l'hiver, quand il y avait peu de travaux des champs. Elles se concluaient généralement par l'érection solennelle, à proximité de l'église où elle était prêchée, d'une croix sur laquelle était indiquée l'année de la mission.

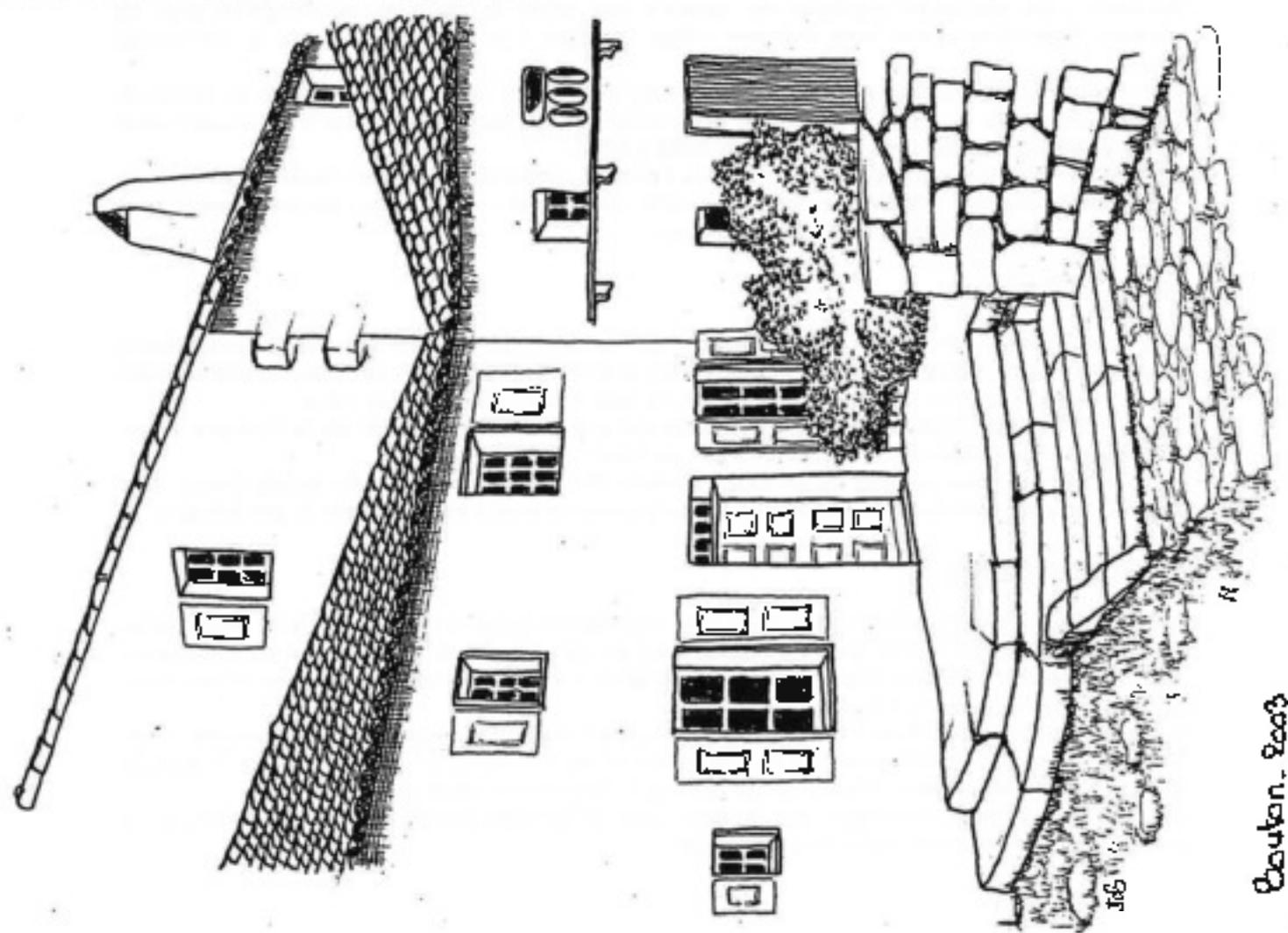
Nous savons que saint Jean-François-Régis est passé dans notre région en février-mars 1636. Nous avons quelques informations sur les missions au Crestet et à Monteil du Père Vigne, de Boucieu, au XVIII^e siècle. Mais nous ne savons si des croix avaient été alors érigées.

Les croix de mission servaient, par la suite, aux différentes manifestations religieuses de la paroisse, comme stations pour les processions.



366

Rochettes boeues - Citra de la maison Bruyere - 2003



365

Bouton - 2003

Nous avons sur la commune plusieurs croix de mission :

Croix de mission de 1857, au Crestet. belle croix en fer forgé initialement placée à l'entrée du chemin qui descend au cimetière, qui a été ensuite transportée de l'autre côté de la route, au coin du terrain de l'école libre.

Croix de mission de 1868, à Monteil. Cette superbe croix en fonte est remarquablement située, juste à l'arrivée sur le vieux bourg de Monteil, avec en arrière plan la vue sur le chevet de l'église.

Calvaire de Chasse-Lièvre, mission de 1868 au Crestet. Ce calvaire, sur le socle de Chasse-Lièvre, appelé aussi « Montagne des trois croix », qui domine le Doux serpentant dans un véritable cirque, peut être considéré comme la parure du village du Crestet.

« L'an mil huit cent soixante huit, et le dix neuf janvier, a été terminée une mission donnée par le révérend père Ange Gardien, de la maison des Pères Capucins de Crest (Drôme) par la plantation de trois croix au lieu-dit « Chasse-Lièvre », et qui prurtra dorénavant le nom de calvaire ».

Nous devons remarquer que ces trois croix sont orientées non pas vers l'est, comme c'est la tradition pour un calvaire, mais vers le sud. Ceci permet la superbe vue que l'on a du Crestet mais a toujours été diversement apprécié par nos voisins d'Arlebosc et de Boucieu-le-Roi... On a même raconté que c'est à cause de cette mauvaise orientation que la Montagne des trois croix est périodiquement touchée par la foudre (il existe de fait un couloir préférentiel pour la foudre : Les Rochettes Bouton Chasse Lièvre). Ce calvaire a été plusieurs fois reconstruit, 1922, 1982, 2003.

Croix faitières d'églises

Les clochers des deux églises de la commune sont surmontés par des croix en fer forgé. Les bras de la croix du Crestet se terminent par de petites fleurs de lys. Les bras de celle de Monteil par des boules.

Le tympan de l'église du Crestet est coiffé par une simple petite croix de pierre.

Croix de chemin, croix d'entrée de village

Il faut d'abord se rappeler que la Voie du Doux, qui sur les crêtes au sud borde le territoire de la commune du Crestet, était nommée au XVIII^e siècle « route des croix ». Les croix servaient de repère et permettaient aux voyageurs de se guider. Mais elles étaient aussi censées assurer une certaine protection contre les mauvaises rencontres ou les accidents toujours possibles.

Une croix était normalement érigée à chaque entrée de village, qui était souvent utilisée pour les processions. C'est le cas au Crestet avec le calvaire de Rompion, sur la route de Lamastre et le calvaire de Prat-Giraud sur l'ancienne route de Tournon. C'est le cas aussi à Monteil avec la croix de mission à l'entrée du village.

Calvaire de Rompion, au Crestet

A l'entrée du Crestet sur la route de Lamastre, est probablement une croix de mission mais aucune date n'est portée sur son socle. Nous savons, par une photo, qu'elle existait en 1902. Elle a été refaite en 1922, puis en 2003. La procession du 15 août allait traditionnellement jusqu'à cette croix.

Croix de Prat-Giraud, au Crestet

Sur l'ancienne route de Tournon, c'était une croix d'entrée de village, peut-être une croix de mission. Elle était déjà mentionnée en 1759. Avec la modification des routes en cet endroit, elle a changé trois fois d'emplacement. Initialement sculptée sur ses quatre branches, elle vient d'être restaurée d'une façon plus simple et elle est toujours bien placée sur la déviation du Crestet, au carrefour de la route de Gilhoc.

Croix des Queyras, au Crestet

Cette croix en bois, qui existait encore en 1982, était également une des croix d'entrée du village, sur la route de Boucieu.

Croix dite « des soeurs », à Monteil

Au dessus du quartier des Boissières. Le bourg de Monteil, de par sa configuration, n'avait qu'une seule croix d'entrée, la croix de mission de 1868, sous l'église. Il fallait donc, pour les processions, avoir d'autres points d'arrêt, d'où l'implantation de cette croix en bois au bout du chemin qui longe sur sa partie supérieure le terrain des soeurs.

Croix de la Basse-Cour, à Monteil

Cette croix en bois, qui existait encore récemment, était la seconde croix d'arrêt des processions. Elle était située au point le plus haut de la croupe de Monteil, à l'entrée du chemin menant au château de la Basse-Cour.

Croix de hameau

Chaque hameau se devait d'avoir une croix placée à son entrée. Elle était normalement érigée, puis entretenue par les familles habitant le hameau.

C'étaient de simples croix de bois, sculptées sur les trois branches et toutes de dimensions identiques. Beaucoup ont aujourd'hui disparu, mais nous en avons heureusement encore la présence, sinon la trace, de quelques unes :

Croix du Banchet la croix actuelle, en mauvais état, avait été restaurée par Victor Daru

Croix de Bouton remplacée en 1964, en mauvais état (une croix dure donc 40 ans...)

Croix des Rochettes Basses restaurée en 2003

Croix des Girauds restaurée en 2003

Croix des Durantons une croix aux Durantons était déjà signalée au XVII^e siècle

Croix de Bonneton restaurée en 1993

Croix de Michon-le-Haut élevée vers 1900 par la famille Betton, existait encore en 1946

Croix de Bellevue sur le chemin du Charbon, aujourd'hui disparue.

Croix de familles

De nombreuses familles tenaient souvent au moment de la construction d'une maison, ou à l'occasion d'une mission, à marquer leur appartenance à l'église catholique. Elles le faisaient avec des croix de seuil à l'entrée de leur maison, ou des croix de faite sur le toit d'un des bâtiments de leur ferme.

Croix de seuil

C'est une croix gravée avec la date de construction d'un bâtiment sur le linteau d'une porte, ou c'est une petite croix placée au dessus du H de IHS gravée sur un pied droit d'une porte d'entrée.

Ce sont également des petites croix en bois ou en tôle emboutie polychrome, clouées sur la porte elle-même.

Croix de faite

Elles sont en fer forgé (J'adel, Bonneton), scellées sur une pyramide au point de convergence de trois pentes d'un toit. Elles peuvent être également en bois, placées sur le point le plus haut d'un bâtiment. Celle du Banchet a été élevée par Victor Daru sur le faite de son atelier de menuiserie.

Croix mémoriales

Généralement en pierre ou en fonte, pour durer plus longtemps, elles commémorent un événement ou un accident de personne qui se sont produits à cet endroit.

La ***croix de Groubon***, en pierre est marquée « Just Destezet, 15 avril 1896 ». Elle rappelle la mort de Just Destezet dont le cheval s'était emballé et dont la voiture avait été projetée dans le ravin.

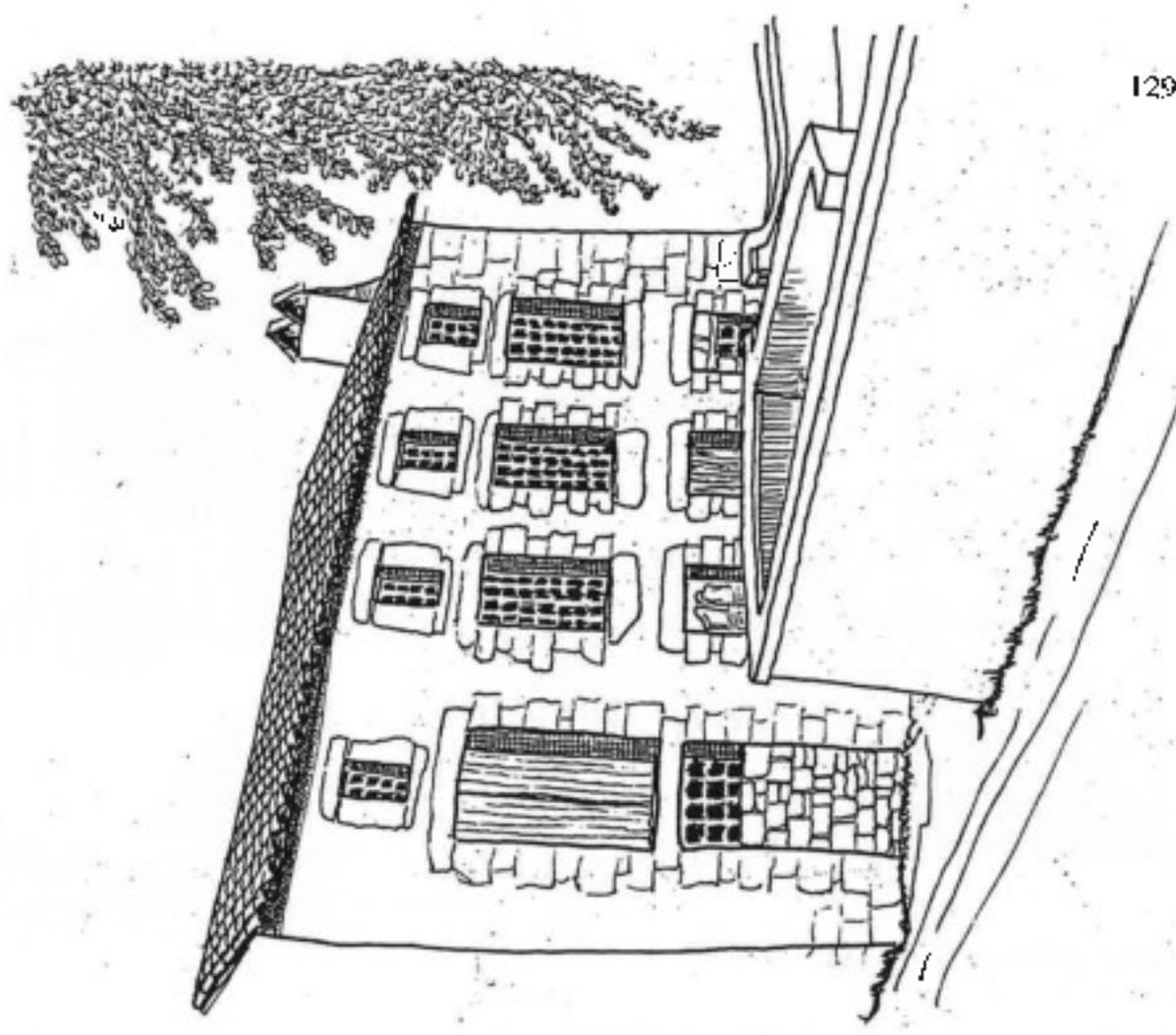
La ***croix de Tincey***, en pierre, est marquée « V. Morel, fait par H. Duran, 1890 ».

La ***croix des Traverres***, sur la route du Plat, en fonte. Nous n'en connaissons pas l'origine.

La ***croix des Rochettes Basses***, était en bois à l'entrée des Rochettes, côté Crestet. Elle commémorait l'accident d'Emile Desestret, mort en remontant le sentier après avoir pioché sa vigne.

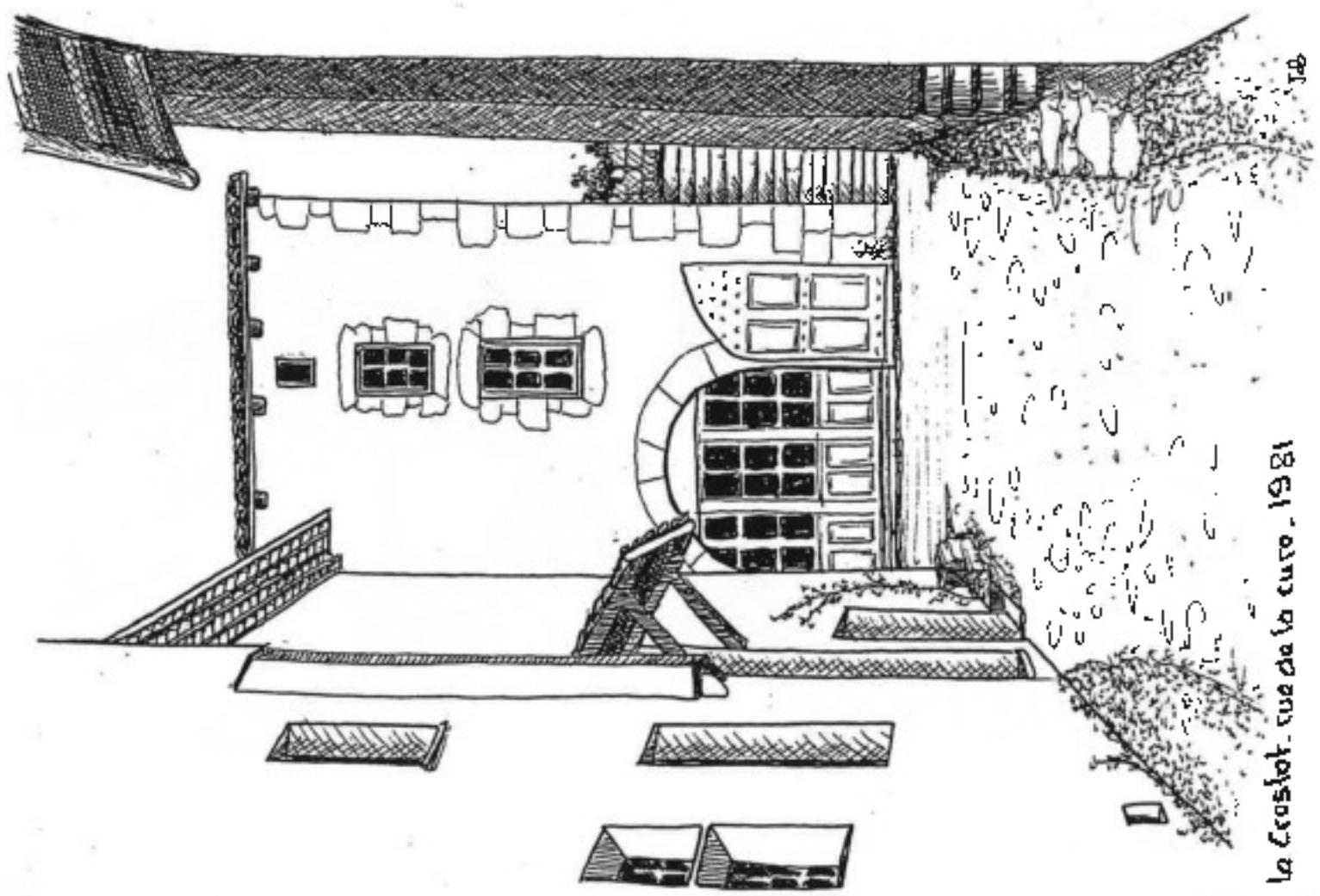
Le Crestet a toujours été profondément catholique. C'est la raison pour laquelle il y a eu, et il reste encore, tant de croix sur le territoire de la commune. Le récent mouvement de restauration des croix qui subsistent montre bien l'attachement de tous à cette tradition.

La Croixot - La maison de Louis et Florie Bonchéat - 1950



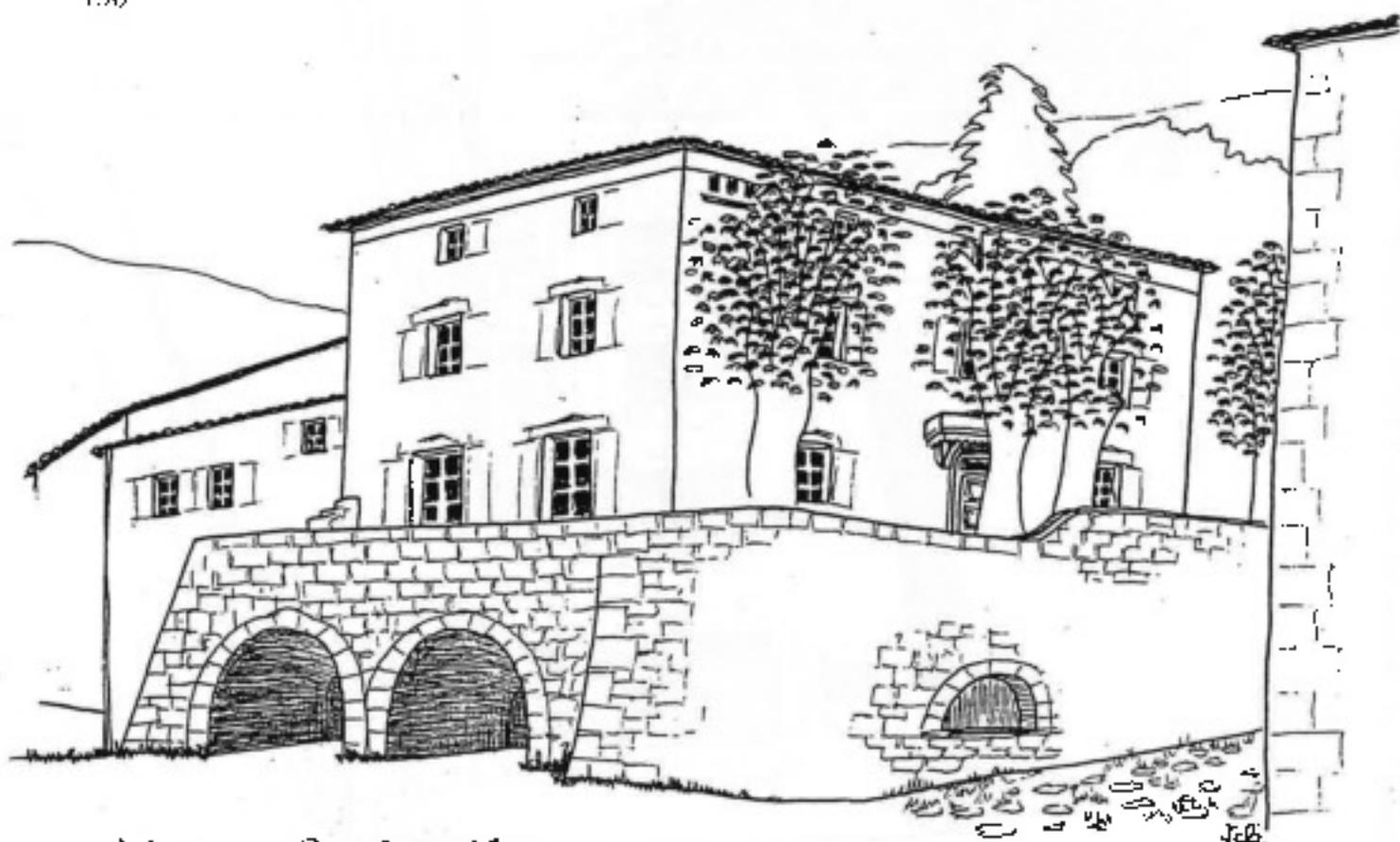
129

148

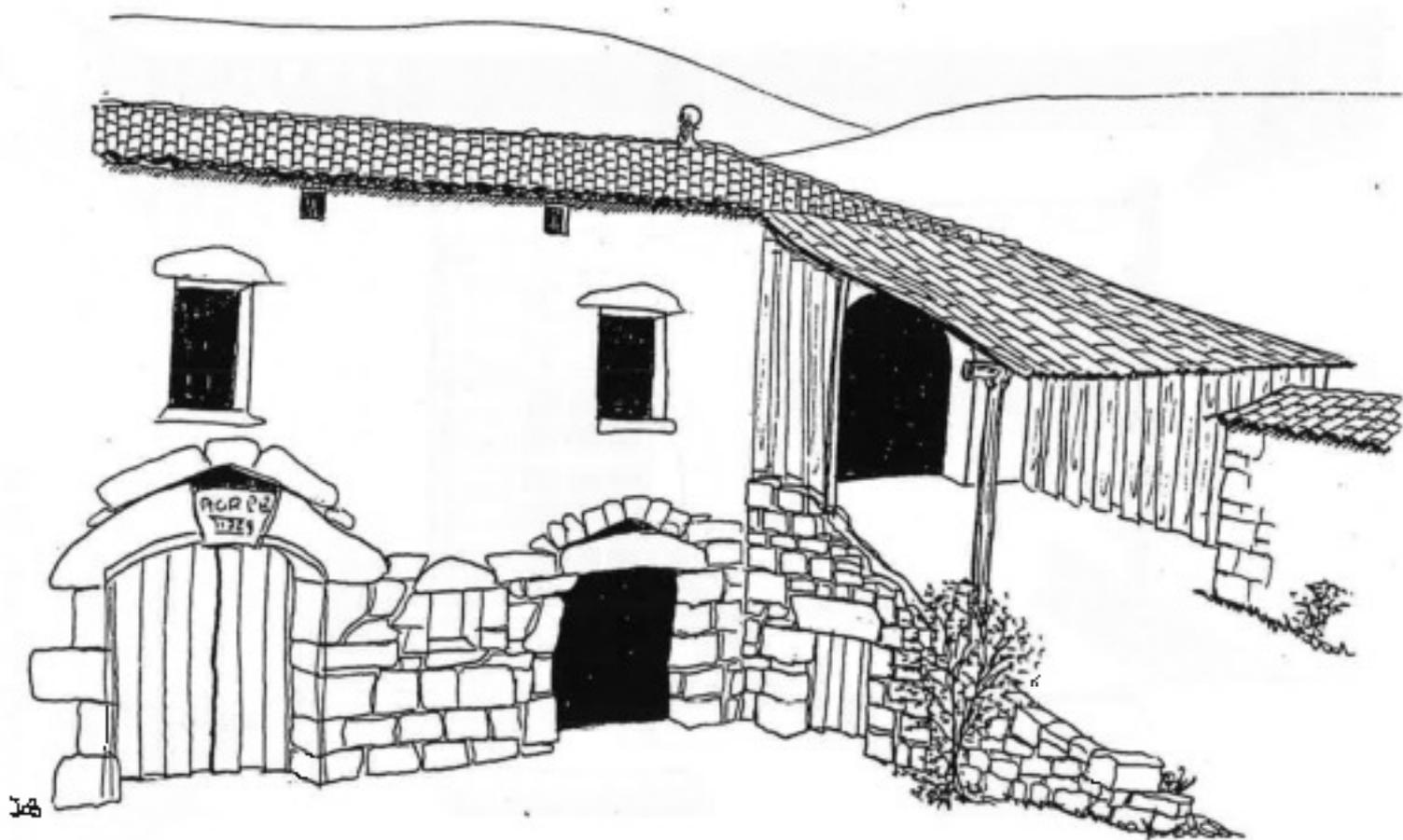


La Croixot - rue de la cure - 1981

148



Le Crastat. Maison Bouvier - 1996



Le Plot 2003

LES VILLAGES VOISINS

Outre Lamastre Macheville et Boucieu le Roi dont nous avons parlé, trois autres villages ont eu des liens historiques très étroits avec Le Crestet et Monteil : Arlebosc, Empurany, Gilhoc-sur-Omèze.

ARLEBOSC

Le vieux château féodal, au milieu du village d'Arlebosc, a vraisemblablement été construit sur l'emplacement du premier château de Bosc. Donné en 912 au chapitre de Notre-Dame du Puy, celui-ci comprenait une « villa » avec cour et jardin et l'église dédiée à la Vierge Marie.

Nous avons vu qu'à cette donation étaient certainement rattachés des territoires sur la rive droite du Doux, et particulièrement le hameau de Tincey.

Le beau donjon de ce château féodal doit dater du XIII^e siècle. C'est un quadrilatère de 13 mètres de côté, et d'une hauteur sensiblement égale, qui est dans un état de conservation exceptionnel. Les murs, de 2 mètres d'épaisseur environ, sont en pierres de taille bien appareillées sur toutes les faces, avec des pièces de bois noyées dans la maçonnerie pour en assurer les liaisons. Sur chaque face, deux contreforts faisant saillie sur 30 centimètres se terminent en partie haute par un larmier. Un cordon de pierre marque chaque étage sur tout le pourtour.

Trois salles se superposent à l'intérieur, une salle basse voûtée en berceau, une grande salle au premier étage, voûtée sur croisées d'ogives, et une salle supérieure où était probablement aménagée une petite chapelle. Les différents niveaux étaient accessibles par un escalier placé dans une tour à demi-engagée côté ouest du donjon.

L'enceinte autour du donjon comportait, à chacun de ses angles au midi, de fausses tours pleines dont les parties hautes étaient en encorbellement. L'angle nord était défendu par une tour encore existante qui a été ultérieurement réunie au donjon par un bâtiment. Des maisons particulières sont venues progressivement s'adosser aux remparts sur leurs parties intérieures ce qui diminue sensiblement la surface de haute-cour de la forteresse.

L'ancienne église qui était englobée dans l'enceinte a été reconstruite à la fin du XIX^e siècle. Elle vient d'être remarquablement restaurée et, dans une chapelle, a été installé un intéressant petit musée d'objets liturgiques.

EMPURANY

Sous l'ancien régime, les territoires des deux paroisses de Monteil et d'Empurany se croisaient au travers de la rivière du Doux. Empurany étendait son mandement sur la rive droite, Les Garniers et Bonneton, alors que Monteil comprenait quelques hameaux de la rive gauche, Les Hgoux, Les Vignes, Boumelières, Roumezy et Les Chochas. La création des communes en 1799 a rectifié ces limites sur le cours du Doux.

Le village d'Empurany se présente avec un noyau central entouré d'une rue circulaire, ce qui est la preuve d'une très grande ancienneté.

Le noyau central est constitué par l'ancien « fort », dont on peut facilement deviner l'enceinte. Cette enceinte englobait, dans sa partie est, le prieuré et l'église primitive. La base du clocher devait probablement constituer la partie basse d'une tour. Une petite ruelle intérieure, la « rue du Fort », serpente pour permettre l'accès aux quelques petites habitations qui n'étaient en fait que des lieux de refuge en cas de danger pour les habitants des écarts. A côté de l'ancien prieuré, on peut encore voir la base du donjon avec les restes de ses glacis.

La rue circulaire est bordée, sur son extérieur, de maisons qui devaient plus tardivement former une seconde enceinte dont une porte pittoresque est encore visible à l'ouest.

Le prieuré, qui était important, relevait des moines de la Chaise Dieu. La première église, du XIII^e siècle, était adossée à la muraille sud du fort. Il en reste deux travées de la nef et une intéressante chapelle, avec une voûte sur croisées de nervures rustiques retombant sur de curieux chapiteaux. L'église a été agrandie au XV^e siècle avec la construction du portail actuel, des deux premières travées de la nef et d'une chapelle assurant la liaison entre le clocher et la petite chapelle du XIII^e siècle. Des chapelles de fondation sont créées au XVII^e siècle sur le côté gauche de la nef. La nef de l'église est agrandie vers l'est au XIX^e siècle sur l'emplacement d'une partie de l'ancien prieuré.

Cette belle église vient d'être joliment restaurée. On y remarque une rare « pierre des morts » devant l'autel, un intéressant Christ en bois et un « chapeau » de baptême en bois du XVII^e siècle.

La tradition des forges d'Empurany est très ancienne comme le laissent supposer les noms de certains lieux-dits : La Faurie, Faure, Fauries. Les forgerons y fabriquaient des outils et, spécialement, les célèbres grandes faucilles ou « volants ». Ces outils étaient émouls dans les moulins de Chanareilles, de Peyret et des Garniers sur le Doux, ou dans d'autres petits moulins sur des ruisseaux.

GILHOC-SUR-ORMEZE

Le territoire de l'ancienne paroisse de Gilhoc s'étendait beaucoup plus au sud qu'actuellement, et couvrait le bourg et les alentours de Grozon. Les Lostrango, seigneurs de Grozon, avaient d'ailleurs leur sépulture dans l'église de Gilhoc et on peut encore y deviner leurs blasons sur des « litres mortuaires ».

Avec la création des communes en 1799, Gilhoc a perdu Grozon mais a gagné, notamment, toute une grande partie de la paroisse de Monteil autour du château des Boses (dont les seigneurs avaient leur sépulture dans l'église de Monteil) et le quartier de Sainte Marguerite qui était autrefois rattaché à la paroisse de Colombier-le-jeune.

Gilhoc, c'est surtout un très ancien prieuré rattaché à l'abbaye bénédictine de Cornas.

Il faut entrer dans la charmante petite église de Gilhoc pour en apprécier toute l'harmonie, malgré ses différentes époques de construction, et grâce aux récentes restaurations. L'ensemble est bien homogène et parfaitement animé par les remarquables vitraux modernes réalisés par les Bénédictins de Saint Benoît-sur-Loire et qui, pour eux seuls, justifieraient une visite de l'église.

De la première église du XIII^e siècle subsistent les quatre piliers qui supportent l'intéressante « coupole sur trompes », et les deux absidioles du transept, selon la règle bénédictine.

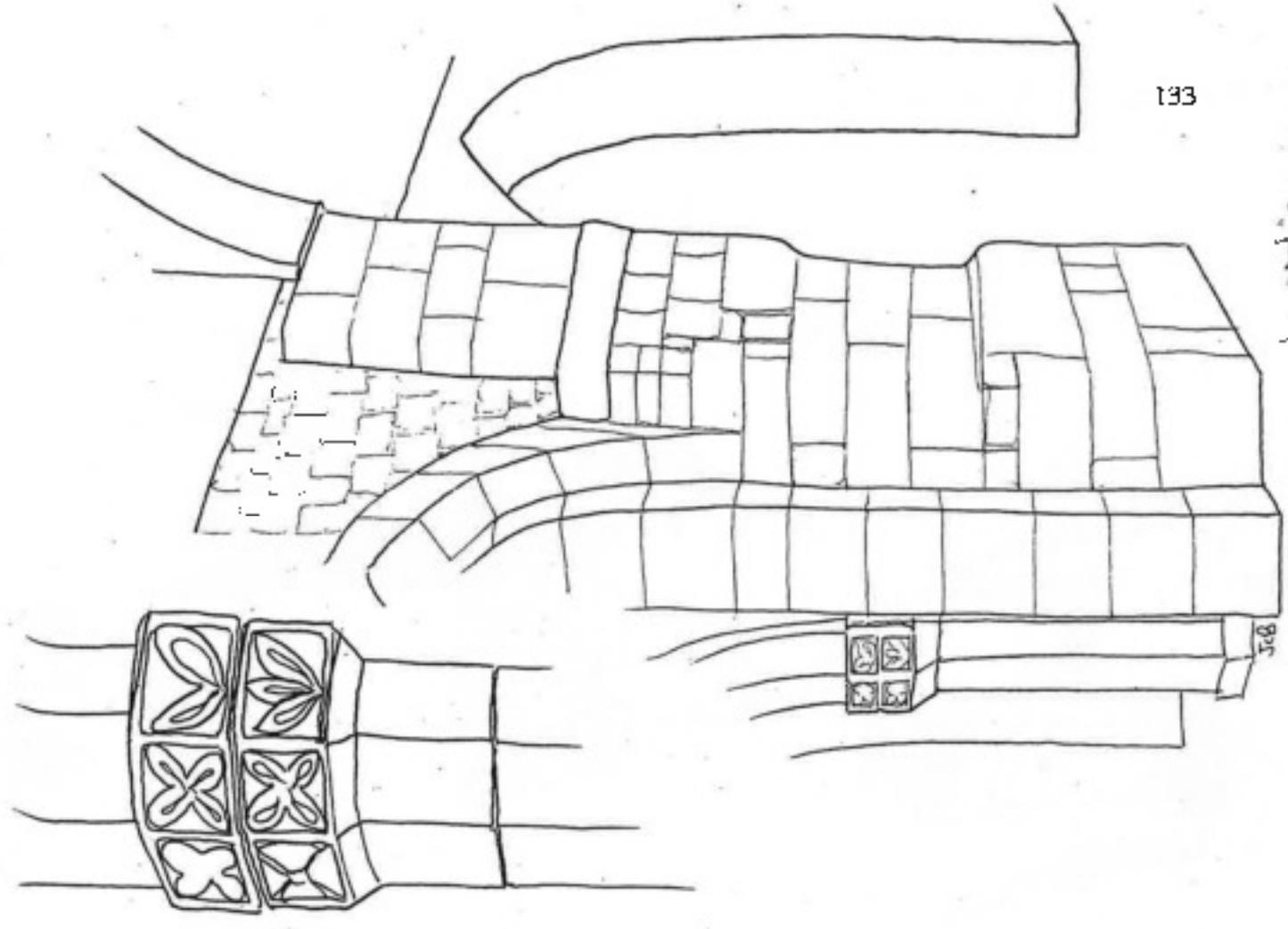
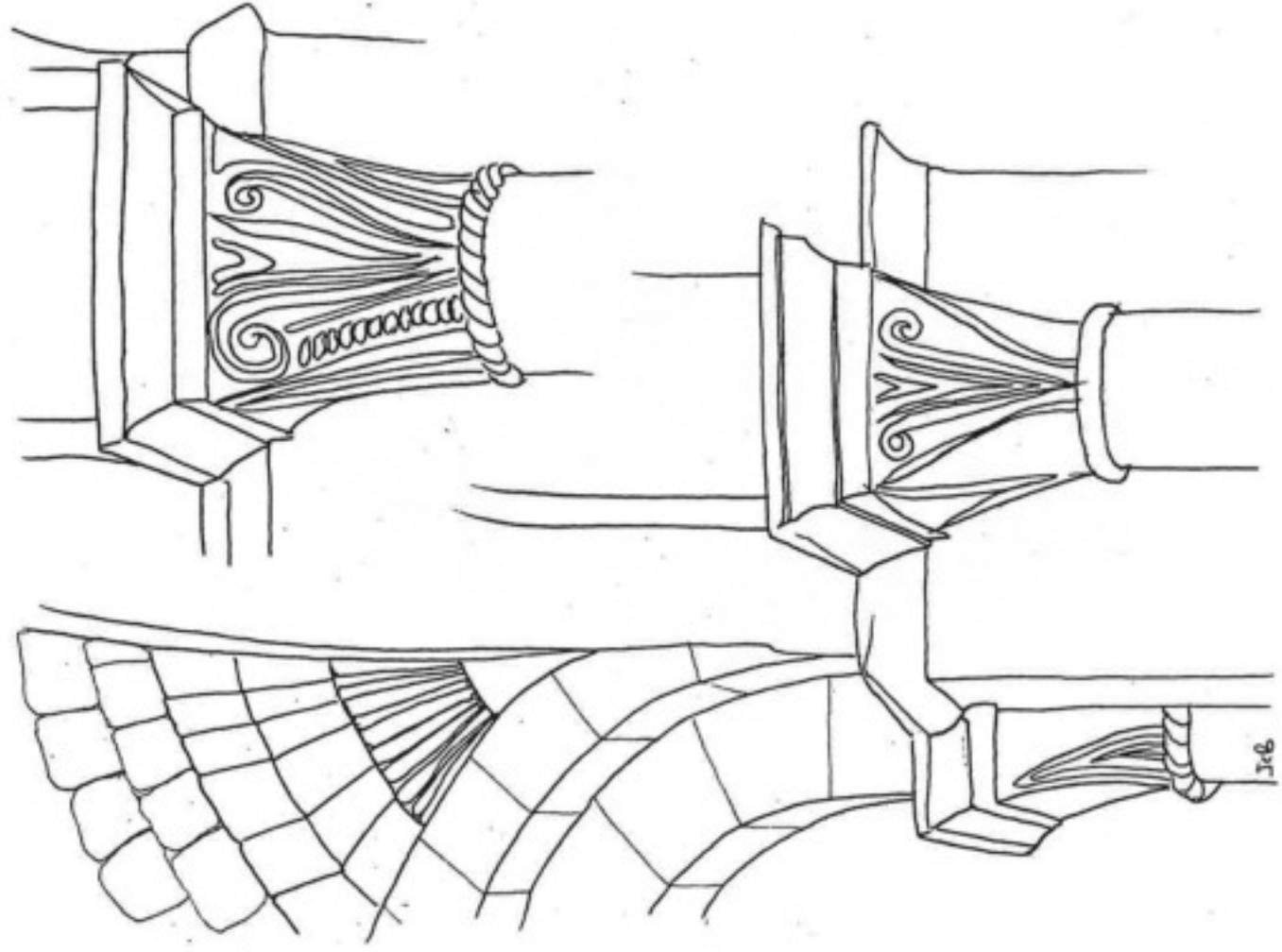
La croisée du transept semble volontairement établie sur un plan oblong avec les deux arcs en plein cintre du transept plus larges que ceux de la nef et du chœur, et l'arc de la nef légèrement plus étroit que celui du chœur. Ceci donne un intéressant effet d'ouverture quand on se trouve au niveau de la seconde travée de la nef, là où devait se situer la porte d'entrée initiale de l'église.

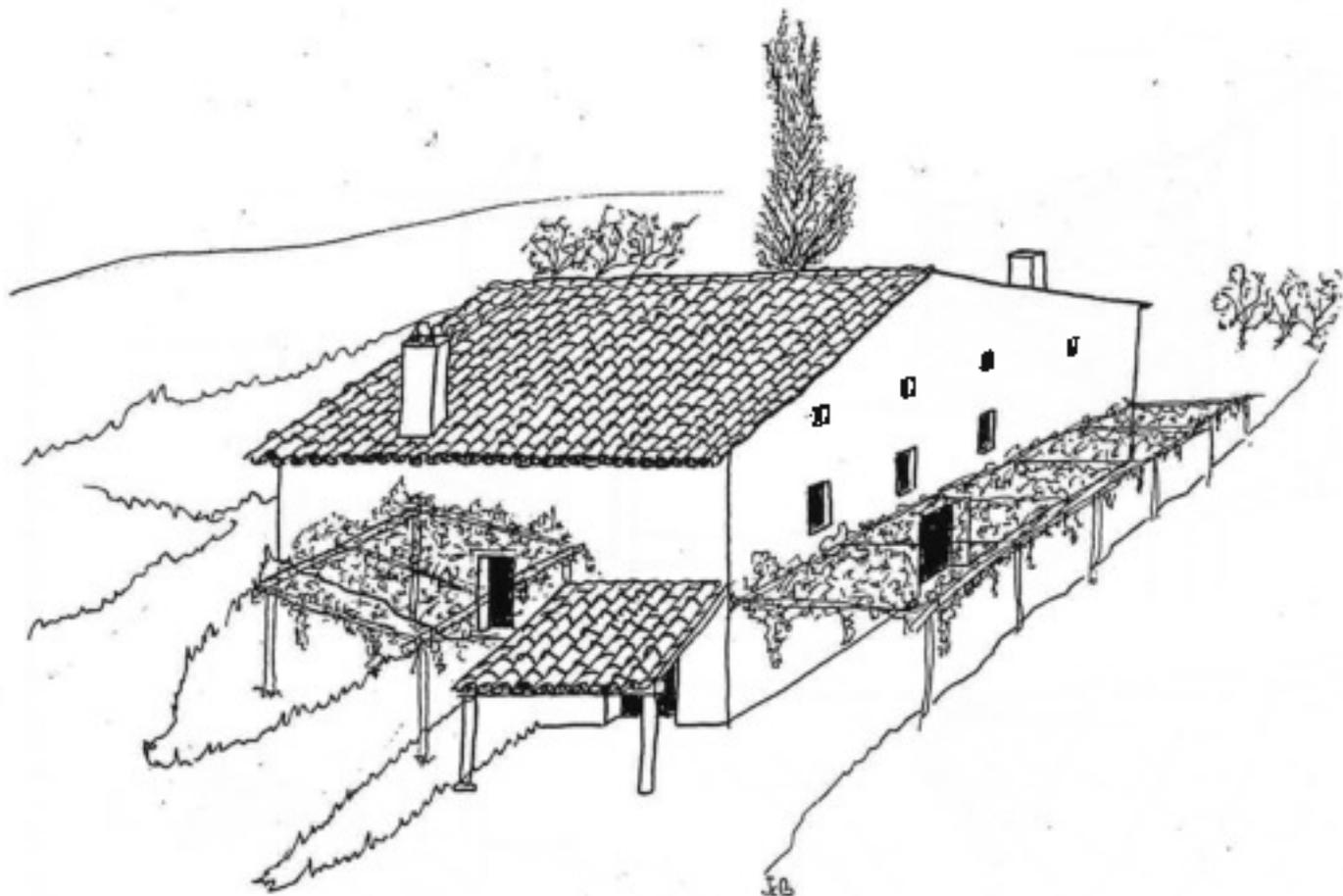
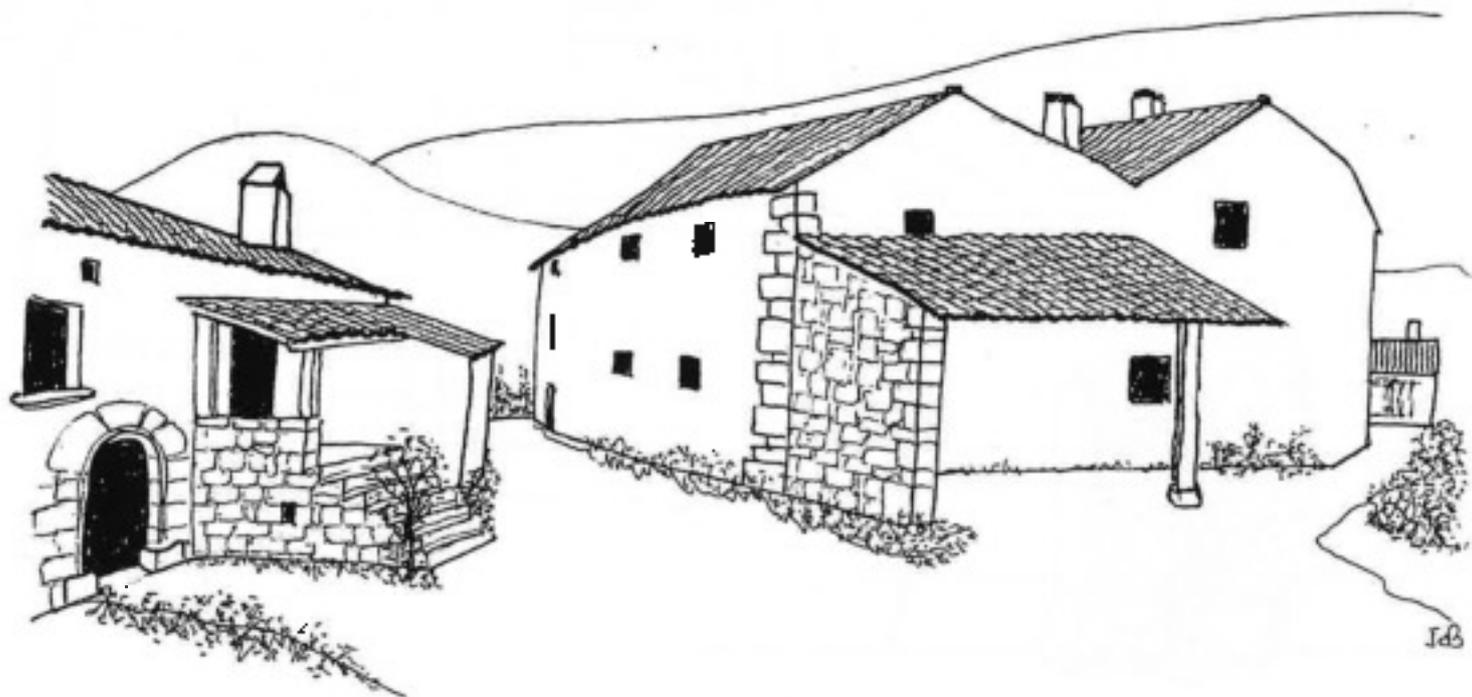
La base de la coupole est ainsi un octogone à côtés irréguliers, heureusement souligné par un bandeau et porté par quatre trompes de réalisation très rustique.

Les arcs se reportent sur les piliers par huit colonnettes surmontées de chapiteaux. 4 des 8 chapiteaux sont sculptés de simples palmettes et de sobres motifs floraux stylisés. Les autres chapiteaux sont simplement épannelés. Deux des astragales, toutes solidaires de la corbeille, sont torsadées. Les deux chapiteaux du transept, côté chœur sont sculptés de façon dissymétrique, sans doute pour être également mieux vus de l'axe de la nef.

Le chœur, le transept éclairé par deux fenêtres gothiques et la coupole elle-même ont dû être repris plus récemment. Les trois premières travées de la nef et le clocher ont été construits en 1871-1872.

Sous la terrasse qui supporte le chœur de l'église, quelques bâtiments intéressants, dont probablement un ancien moulin, longe le ruisseau.





L'HABITAT

L'habitat rural est dispersé en fonction des affleurements d'eau. Les sources sont multiples mais peu abondantes. Le nombre des fermes regroupées en hameau sur un même lieu est donc limité par le débit de la source commune.

Les exploitations agricoles sont généralement implantées au-dessous de la lisière des bois de châtaigniers et de pins qui couvrent à partir de 500m les parties hautes du territoire de la commune, à l'exception toutefois de quelques ravins où se trouvent de belles prairies.

L'utilisation de la déclivité du terrain pour faciliter l'accès aux différents bâtiments prime sur l'orientation. Ainsi l'axe de la maison principale est en général parallèle à la ligne de plus grande pente. On a toutefois recherché à s'abriter au mieux du vent du nord et à orienter, si possible, la façade principale de l'habitation vers le sud ou l'ouest.

*

À partir de la « maison de base », des générations se sont succédé pour construire patiemment, en fonction de l'évolution des besoins, de nouveaux bâtiments pour l'habitation ou l'exploitation agricole. C'est ce qui se traduit aujourd'hui par un remarquable « jeu architectural des volumes », entre le volume de la maison de base et ceux des bâtiments annexes.

Au travers des héritages, les aînés conservent la maison principale et l'exploitation agricole. Les cadets s'installent à côté d'eux comme artisans. Les « travailleurs de la terre » du domaine et leurs descendants s'y fixent eux-mêmes. Ce qui était le berceau d'une seule famille devient un hameau. C'est ainsi qu'à côté de la ferme primitive, se voient aujourd'hui de plus simples et modestes maisons.

**

L'architecture rurale, dans la région de Le Crestet-Monteil se caractérise essentiellement par l'utilisation exclusive de pierres en granite pour les murs, la couverture des toits à faible pente avec des tuiles « canal », l'accès aux divers bâtiments par de nombreuses terrasses.

Les pierres sont du gneiss, un granite schistoïde comprenant du quartz, du mica disposé en couches ou en veines, et du feldspath. Cette composition leur donne une belle couleur rousse, particulièrement chaude quand elle est amplifiée par la présence fréquente de lichen jaune-orange, et quand elle est éclairée par les multiples petits éclats de lumière dus au mica.

Elles proviennent principalement de la carrière de Malpas, sur la route de Lamastre, mais aussi de petites carrières exploitées occasionnellement à proximité de chaque ferme.

Les bâtiments les plus anciens sont en grand appareil, ceux construits ultérieurement le sont en petit appareil plus fruste, sauf pour les pierres d'angle, les linteaux et les pieds-droits qui, s'ils ne sont pas de réemploi, sont taillés dans du granite à grains fins.

Ces derniers sont même parfois réalisés avec du granite noir à petits grains provenant du Grioulle, près de Chanarcilles.

Le « gorre » est une décomposition du gneiss qui est variable suivant l'exposition et la nature de la roche mère. Humidifiée, cette décomposition argilo-sableuse était utilisée, comme mortier avant l'arrivée de la chaux au milieu du XIXe siècle, provenant du sud de l'Ardèche calcaire, par roulage. Le mortier de gorre nécessitait l'emploi de pierres bien appareillées. Mais, peu résistant aux intempéries il est, en se dégradant, à l'origine de ces joints en creux que l'on voit sur beaucoup de vieux murs construits de façon plus grossière (et que l'on essaie souvent malencontreusement d'imiter dans des murs modernes).

Les toits à faible pente sont recouverts de tuiles canal qui ont progressivement remplacé, à partir du XVIII^e siècle, les genêts. Ces tuiles étaient fabriquées également à partir de certaines qualités de gorre dans des ateliers locaux.

Elles étaient, suivant la tradition, moulées sur les cuisses de ceux qui les confectionnaient et qui y ont parfois porté de curieuses indications avant la cuisson. Il est intéressant de conserver précieusement celles qui sont « marquées », d'une date, d'un nom ou d'un sigle particulier. Ainsi une tuile à Bouton est marquée : « 1623 ». Une autre a servi de facture : « Tu me dois dix livres ».

Les toits étaient initialement à trois pentes, le quatrième côté étant réservé à l'accès au grenier par l'extérieur, côté montagne. A l'intersection des trois pentes était placée une « pierre de faite », pyramide parfois surmontée d'un croix en fer forgé, ou boule en pierre. Nous conservons un nombre important de ces pierres de faite sur la commune de 1^{er} Crestet-Monteil.

Les murs des nombreux « chalets », construits pour faciliter l'exploitation des terrains en pente, sont en pierres sèches, sans mortier. Par contre les terrasses qui, compte tenu de la déclivité du terrain, doivent assurer les liaisons entre les bâtiments des fermes, sont bâties avec du mortier pour une meilleure résistance. Certaines sont construites sur voûte, pour protéger une source ou un bassin, ou pour ménager l'accès à une cave ou une écurie.

Les parapets sont couronnés soit grossièrement de pierres arrondies sur le dessus, comme celles utilisées par les Ponts-et-Chaussées pour les petits ponts des routes du XIX^e siècle, soit de pierres plates bien appareillées qui permettent de disposer de belles surfaces de travail.

On accède à ces diverses terrasses par des escaliers en pierre construits le long des murs, les marches étant parfois encadrées en console, ou qui suivent la ligne de pente quand il est nécessaire d'avoir des marches plus larges.

==

Ce que l'on appelle aujourd'hui l'architecture rurale traditionnelle peut être compris comme ce que l'on voyait encore dans les années 1950, la période de la guerre 1939-1945 n'ayant pas sensiblement modifié la composition et l'architecture des bâtiments ruraux.

Les exploitations agricoles, se présentaient alors de la façon suivante :

Autour d'une cour fermée par un portail principal, et toujours aussi par une petite porte sur l'arrière, sont disposés,

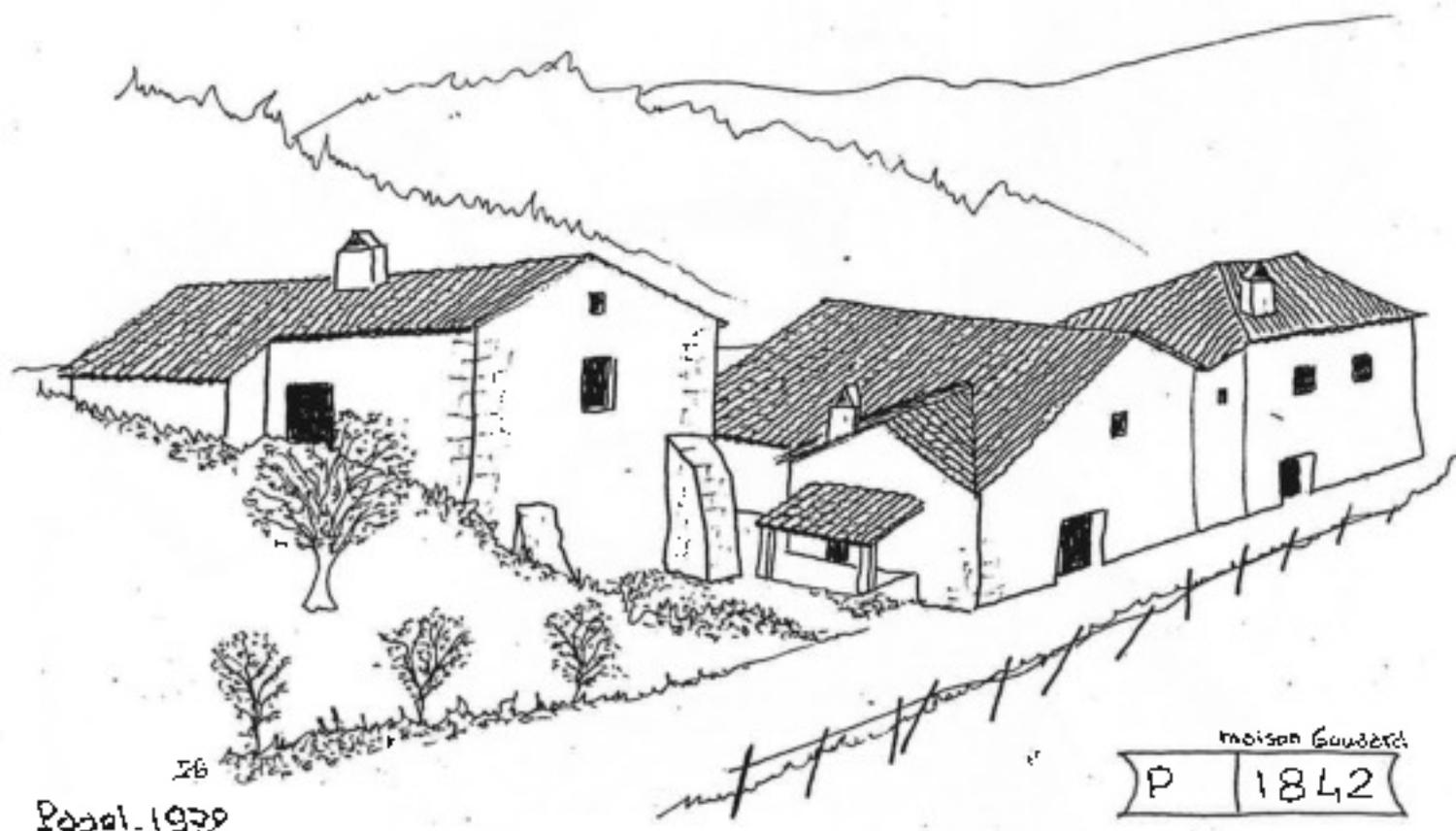
La maison d'habitation, avec une grande cuisine qui n'est jamais de plain-pied et à laquelle on accède par un perron protégé par une avancée du toit, un auvent, ou par un « aître » (petit toit reposant sur des piliers en pierre ou en bois).

L'aître permettait, tout en protégeant le seuil, d'agrandir sensiblement la cuisine et de réserver, aussi bien l'été que l'hiver, un espace extérieur utilisable pour de menus travaux. Malgré certaines transformations, nous avons encore plusieurs exemples d'aîtres au Crestet et à Monteil. Le cadastre de 1835 représente d'ailleurs un nombre incroyable de perrons qui, tous, devaient être protégés par un petit toit formant aître, sinon par un auvent.

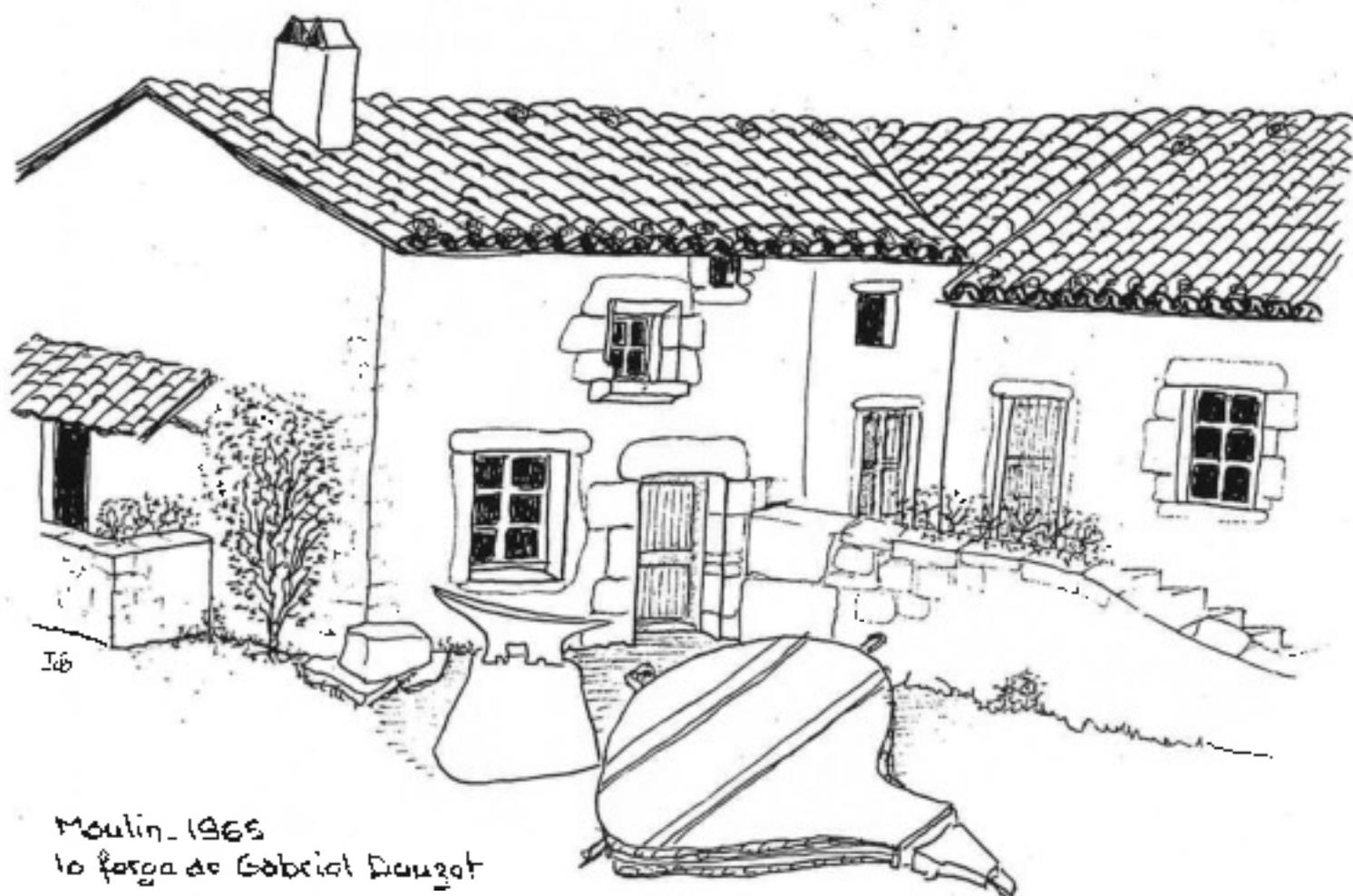
A côté de la cuisine, il y a toujours « la chambre », chauffée par l'arrière de la plaque de la cheminée de la cuisine, et une resserre pour ranger les outils agricoles les plus précieux.

Sous la partie habitation se trouvent, à l'emplacement de l'ancienne écurie, une cave où sont stockées les pommes de terres et la « pierre à huile » (« bacha » où était conservée l'huile de noix), ainsi qu'un « tinal » qui abrite les tonneaux de vin.

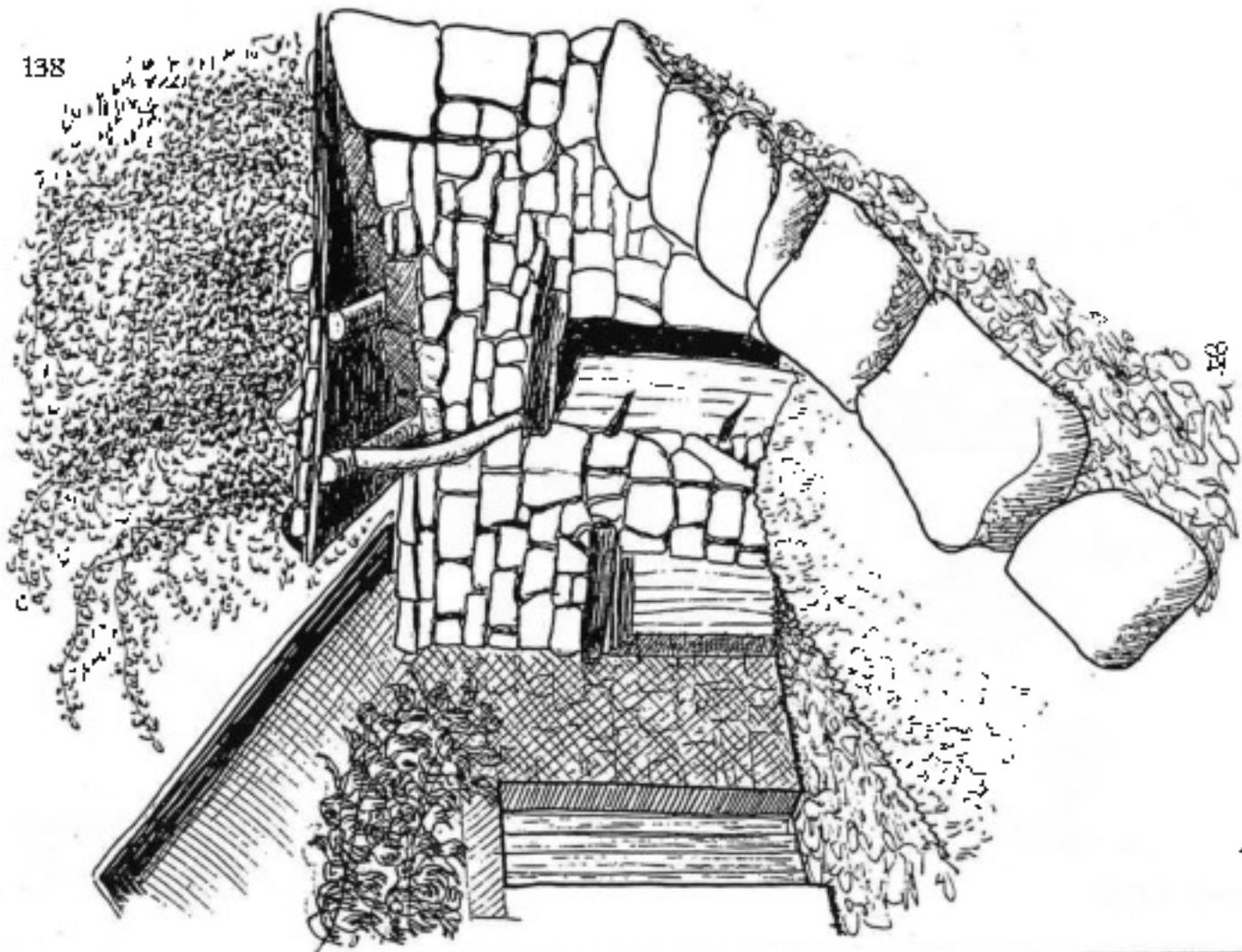
- Une écurie (curieusement appelée ainsi maintenant, alors qu'elle était encore appelée dans les notes du XVIII^e siècle « étable », quand elle était située au niveau bas de la maison de base) pour les vaches et le mulet. L'écurie est surmontée d'une grange accessible de plain-pied côté montagne à partir de l'aire de battage, où sont stockés la paille et le foin distribués dans l'écurie par gravité au travers de trappes dans le plancher. Le surplus de foin est conservé à l'extérieur sous forme de « fenassiers ».



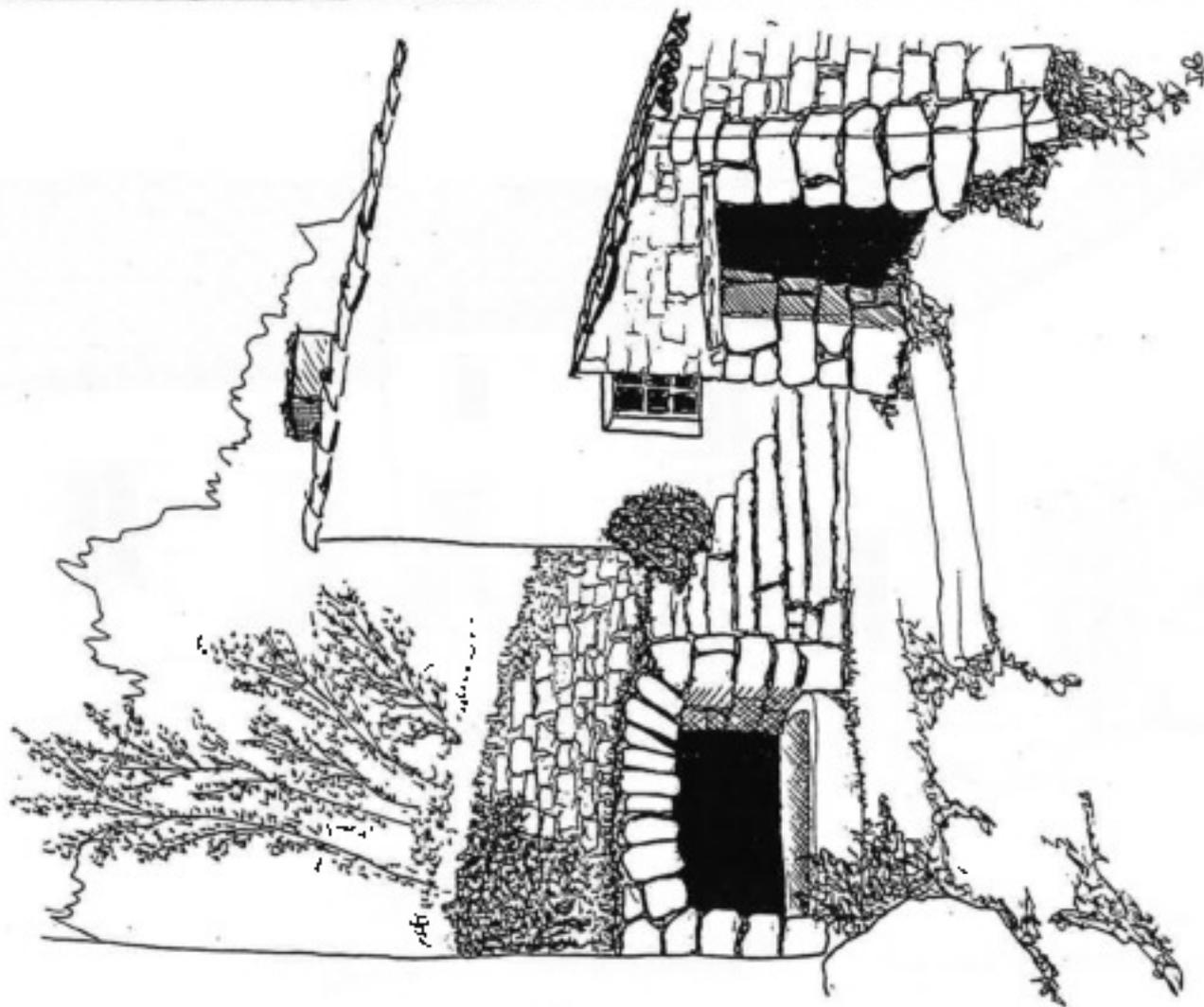
26
Passat. 1972



Moulin. 1965
la forga de Gabriel Douzet



Abraham - 2003



Paysa - Fontaine - la fontaine et la tour à pain - 2003

Diverses étables pour les chèvres, les moutons, les cochons et le poulailler, souvent voûtées quand elles sont adossées à la montagne.

- Un petit « calabert » sous lequel sont installés la « chaudière » pour préparer la nourriture des cochons et la « chasière » pour allimer les tonnes de chèvre.

Accolés à l'extérieur des bâtiments, un ou plusieurs autres calaberts abritent le gros matériel d'exploitation, servent au stockage du bois et de divers produits agricoles, et permettent d'effectuer quelques travaux d'hiver. C'est sous un calabert placé à proximité de l'entrée du finil qu'est parfois installé le pressoir.

Certains calaberts sont encore couverts de genêts. D'autres sont maintenant protégés par des tôles ondulées qui ont remplacé les tuiles...

Le four à pain, qui était primitivement placé dans la cheminée de la maison de base, est maintenant placé dans un petit bâtiment indépendant. Le four à pain faisait encore partie au XVIII^e siècle des communs du hameau. Mais les fermes importantes ont, généralement au XIX^e siècle, construit chacune leur propre four familial indépendant pour des raisons de commodité, sinon de facilité de voisinage.

Une modeste cabane en bois abrite les latrines. Elle est située sous les parties basses des bâtiments pour faciliter les écoulements.

Un pigeonnier présentant un nombre restreint de trous d'ouvertures, est placé dans la partie haute d'un coin de bâtiment de façon à disposer d'une plage d'envol sur deux orientations. Le « droit de colombier » n'existant pas en Languedoc, de tels pigeonniers sont installés dès le XVIII^e siècle dans toutes les fermes et habitations importantes de la région (la première indication de pigeonnier que nous avons au Crestet date de 1759).

La cour est grossièrement pavée, les parties en pente, ainsi que les accès aux portes des différents bâtiments, sont soigneusement dallées « en calade » à l'aide de petites pierres et de galets. Chaque ferme a son traditionnel tilleul, et aussi souvent un sureau, dans la cour ou à proximité du portail.

La fontaine est commune pour tout le hameau ou particulière à la ferme. Dans ce dernier cas elle s'écoule dans un bacha placé à proximité du portail de la cour ou de la porte de l'écurie.

**

Les bâtiments d'exploitation, essentiellement adaptés pour la polyculture, ont été peu modifiés depuis la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle, à la différence des habitations. Les fermes, telles qu'elles sont décrites dans les actes du XVIII^e siècle ont chacune leur « curtilage » (parc à bestiaux), le « pré », le « champ de labour », le « pâtural » (lande), la « blache » (petit bois) et la « vigne », plus ou moins proche.

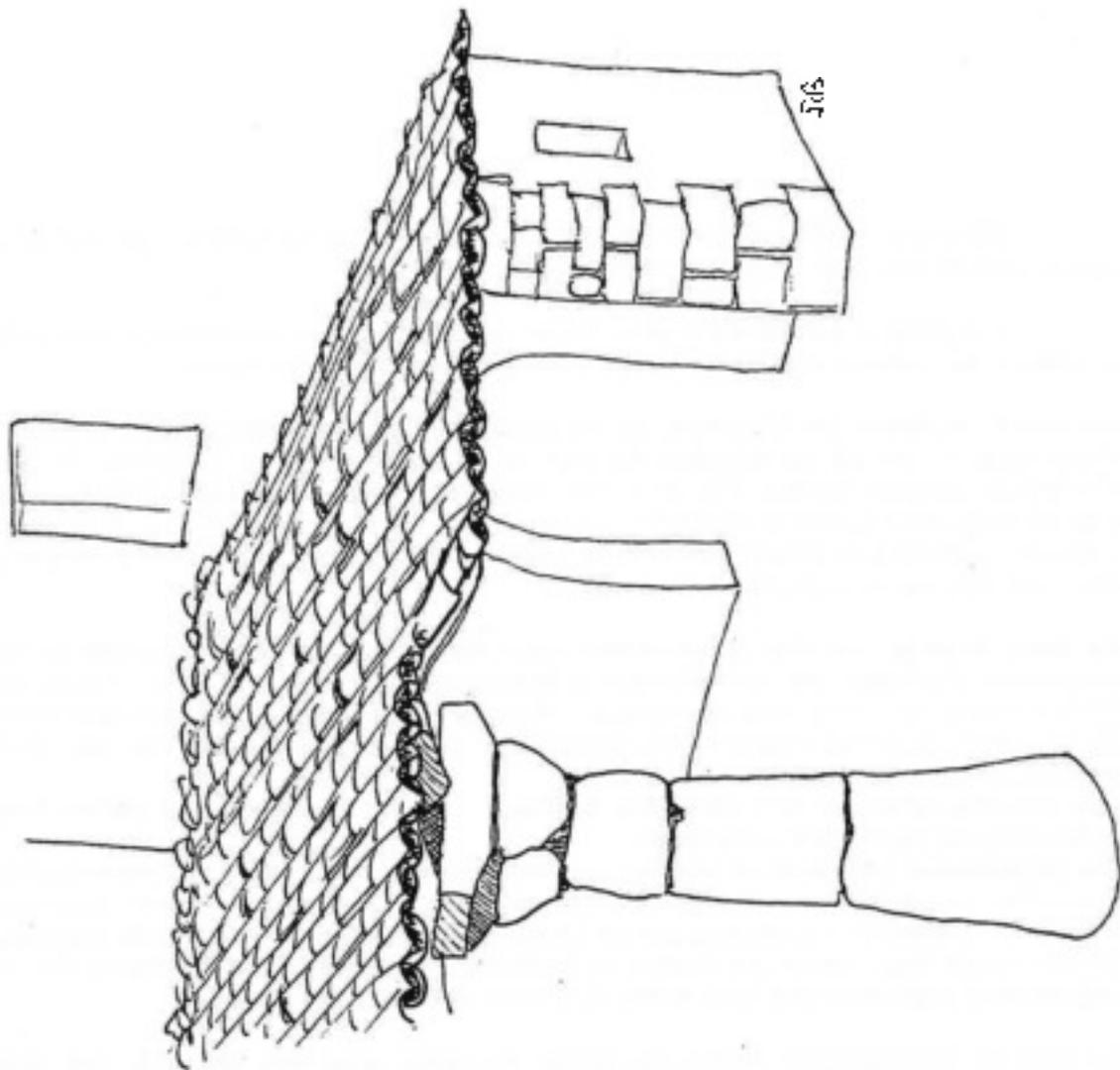
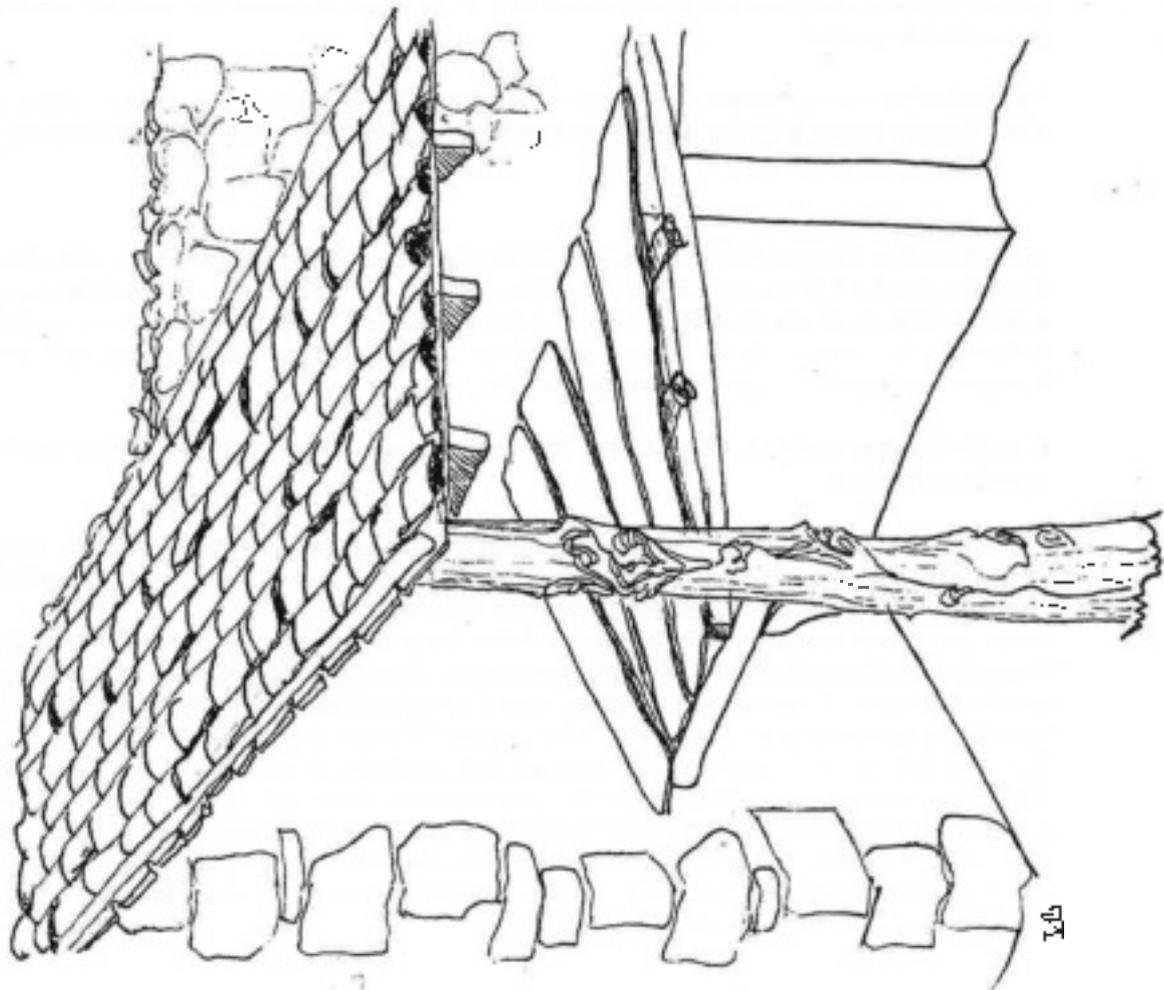
L'activité agricole au Crestet et à Montcil, selon les inventaires du début du XVIII^e siècle, se présentait ainsi :

L'élevage, avec un nombre très limité de vaches principalement utilisées comme bêtes de trait et très accessoirement pour leur lait (dont la faible production était utilisée pour les veaux et pour la consommation familiale sans faire de beurre).

Deux paires de bœufs sont signalées dans les parties les moins accidentées du Crestet, au Vignal et aux Durantons. Plus fréquemment sont cités des chevaux (qui ne devaient être en fait que des mulets). Il est curieux de noter que c'est quand on a commencé, dans les inventaires, à signaler la présence d'un cheval que l'on a parlé d'écurie et non plus d'étable.

Il y avait des chèvres, mais compte tenu de leur interdiction périodique par les Etats du Vivarais d'ailleurs jamais mise réellement en application, elles ne sont jamais portées dans les inventaires. Elles fournissaient tout de même le lait et les fromages.

Le « bétail à laine » était nombreux, moutons, brebis. La porcherie abritait plusieurs cochons que l'on nourrissait de pommes de terre bouillies dans la chaudière et que l'on attachait « glander » dans la petite chênaie voisine.



Les volailles (gelines, poulets, conils mais aussi pigeons) constituaient le plat de base pour les reboules et les jours de fête. Elles servaient aussi principalement pour le paiement en nature de la censive au seigneur.

Des ruches à miel sont signalées dans chaque hameau.

L'élevage du vers à soie n'arrive dans notre région qu'au début du XIX^e siècle mais des plantations de mûriers blancs sont cependant signalées au Crestet dès 1713. La belle époque de la sériciculture se situe entre 1825 et 1855, et il y avait encore 56 éleveurs au Crestet en 1909 qui produisaient 1346 kg de cocons.

- **La culture** restait très limitée en surface. L'assolement des « terres labourées » était triennal : une année en truffes (pommes de terre), une année en seigle ou en tréfont, une année en jachère.

Dans le jardin étaient cultivées les rayes et quelques autres légumes comme les choux, les carottes, les fèves, les pois ronds et les poireaux.

Chaque hameau avait son chèneviet pour alimenter en chanvre les nombreux artisans du textile.

- **La vigne** est omniprésente dans les inventaires. Chacun avait sa vigne, à proximité, pour produire son vin de consommation et éventuellement en commercialiser dans la région proche.

Bien que les territoires de Le Crestet-Monteil soient généralement sur des versants nord, on profitait de tous les petits versants ensoleillés au sud ou à l'ouest. Il y avait des vignes à Monteil, aux Traverses, à Bois des Bancs, aux Rochettes basses, à Bouton, aux Traversiers, aux Durantons, mais surtout à Rif de Coste, aux Courpalières et à Chasse-Lièvre pour les habitants du bourg du Crestet.

- **Des arbres fruitiers** sont signalés à côté de chaque ferme dans des lieux-dits comme « les plantas ». Il s'agit d'abord de cerisiers, ou de merisiers, dont le bois était ensuite utilisé pour faire des armoires ou des boiseries. Ce sont, ensuite et surtout, les noyers dont l'huile est indispensable pour la préparation de tous les plats (nous étions alors dans l'Ardèche à l'huile de noix et non dans « l'Ardèche au beurre »). Les noyers étaient nombreux, dans le fond des vallons, dans des lieux-dits comme « Noyera » ou « Noyereau ».

- Les forêts de châtaigniers et de pins couvraient près des deux-tiers du territoire de la commune. Le châtaignier, « l'arbre à pain », fournissait avec la pomme de terre à partir du XVII^e siècle, le complément indispensable d'alimentation qui assurait la soudure avant les récoltes suivantes de seigle et de froment. Les châtaignes se conservaient en couches superposées recouvertes de feuilles dans des fosses creusées dans le gorr. Le châtaignier assurait aussi le bois d'œuvre dans ses utilisations les plus nobles. Le pin n'était utilisé que pour des emplois secondaires, par exemple pour les charpentes des estabets.

**

Il faut connaître l'évolution de l'architecture rurale traditionnelle pour bien la comprendre.

Elle s'est faite en fonction des changements dans l'activité agricole, de l'amélioration des conditions d'exploitation, des disponibilités en matériaux pouvant résulter des facilités de transport, des variations de la population. Cette évolution est souvent parfaitement « lisible » grâce à une analyse architecturale détaillée.

On peut grossièrement distinguer quatre grandes périodes de construction qui correspondent à des périodes de relative paix locale et de renouveau agricole :

- La seconde moitié du XV^e siècle (après la guerre de Cent Ans) et au début du XVI^e siècle,
- Le XVII^e siècle,
- La fin du XVIII^e (certaines constructions n'étant terminées qu'au début du XIX^e siècle),
- Le milieu du XIX^e siècle (1840-1860).

Il est particulièrement intéressant de suivre, pour chaque période, la conception des fenêtres qui constitue une sorte d'indicateur de cette évolution de l'architecture.

Les premières fermes, dont on peut identifier le bâtiment « de base » dans la région du Crestet et de Monteil, peuvent être datées du XIV^e ou XV^e siècle.

Ce sont de simples bâtisses rectangulaires, mais d'une bonne qualité de construction, utilisant au mieux la pente du terrain et à l'abri des vents dominants.

« Maisons blocs » sur trois niveaux, elles sont toutes bâties suivant le même principe : au niveau bas une écurie où les quelques têtes de bétail sont rassemblées et une cave, au niveau moyen une cuisine et une chambre, au niveau haut un galetas. Compte tenu de la pente du terrain, chaque niveau est accessible de plain-pied.

La cuisine est construite sur le rocher même ou sur une « voûte » qui abrite la cave où sont placés les tonneaux de vin. La chambre est située au-dessus de l'écurie avec un simple plancher permettant d'assurer un relatif complément de chauffage en hiver.

Ces différents niveaux communiquent à l'intérieur de la maison à l'aide d'escaliers en bois ou en pierre. A l'extérieur, l'accès aux différentes terrasses se fait par des escaliers en pierre ou par des plans inclinés.

Le débordement des toits est réalisé par des « *paves* » continues en pierre (Le Crestet, Rochettes hautes, Rochettes basses, Mazeyraud).

Les ouvertures, limitées en nombre, sont de faibles dimensions. Les premières vitres, rares et onéreuses, ne sont pas encore disponibles dans les campagnes et il faut pourtant préserver la chaleur l'hiver. La cuisine n'est éclairée que par deux petites fenêtres carrées jumelles, simplement obturées par des volets intérieurs en bois et, éventuellement, par une feuille de papier huilé (Boilaigue, Rochettes hautes).

Les portes d'entrée sont petites, dont les dimensions sont rarement plus de 0,90 x 1,90 m.

Les ouvertures étant étroites, leurs linteaux sont constitués d'une seule pierre, épaisse et haute, capable de supporter tout le poids du mur supérieur.

Les cheminées des cuisines ont leur linteau en pierres clavées (Rochettes hautes, Monteil, Les Merles, les Durantons). Elles sont adossées à un mur extérieur et abritent le four à pain.

Au XVI^e siècle, apparaissent des fenêtres à simple meneau, mais toujours sans vitres et dont l'obturation est toujours réalisée de la même façon (Le Crestet, Monteil, Rochettes hautes, Mazeyraud).

*

Au XVI^e siècle, avec la paix civile locale, et sous l'impulsion d'Henri IV (et d'Olivier de Serres), les méthodes de culture se rationalisent et l'élevage prend de l'extension. Il se trouve de plus, compte tenu des pertes de population dues aux guerres et aux épidémies, que des terres soient maintenant disponibles.

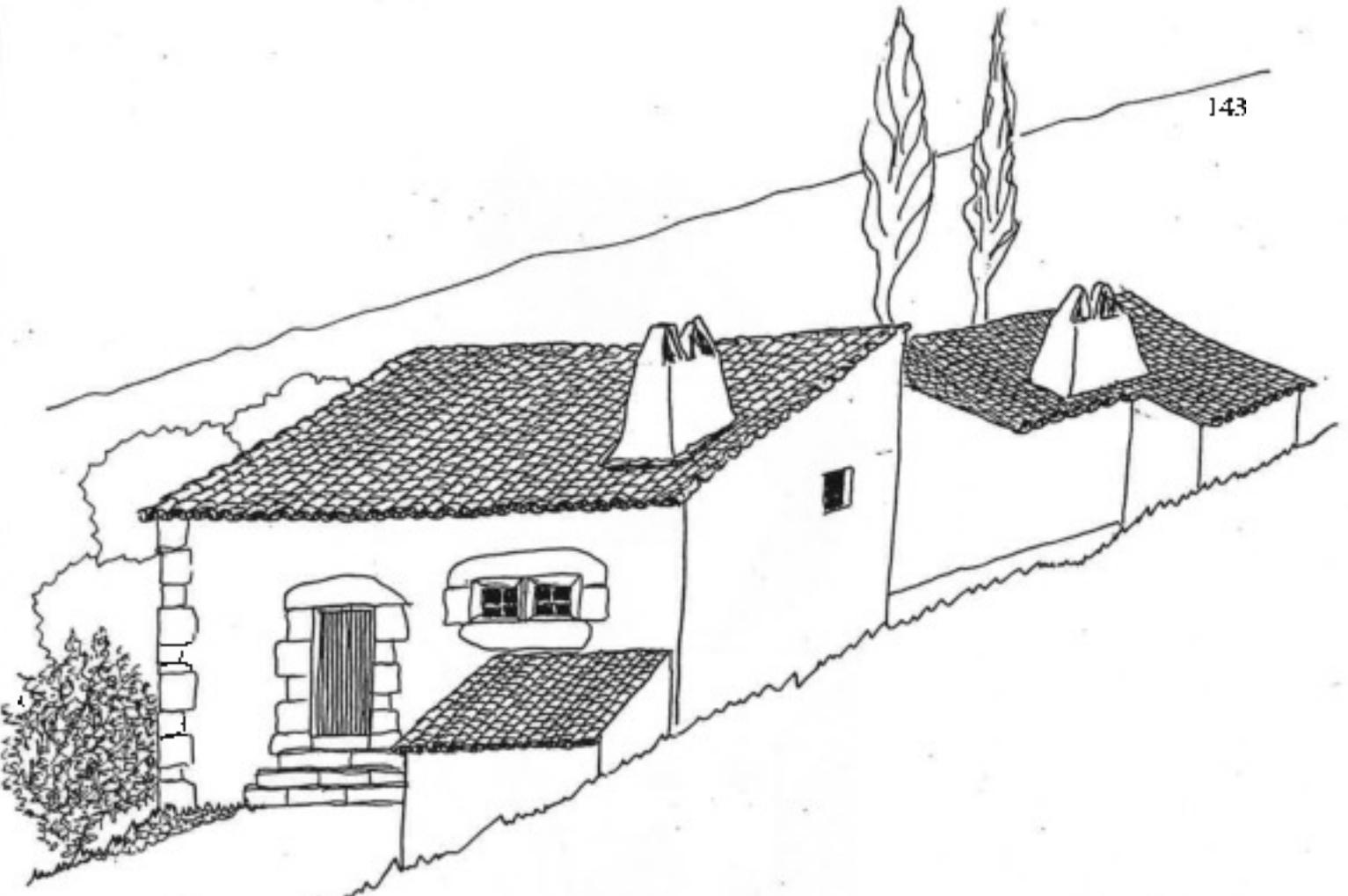
Certaines exploitations s'agrandissent donc, mais pas toutes : on constate alors un début de hiérarchisation de la société agricole. Ce sont les agriculteurs les plus aisés, les « ménagers » qui ont les moyens de développer leurs exploitations. Et ils ont besoin de « travailleurs de la terre » et de « brassiers ».

Le nombre de vaches, toujours uniquement utilisées comme bêtes de trait, augmente avec les terres à cultiver. Les plus mauvais terrains sont affectés aux chèvres et aux moutons.

Mais il faut loger tout ce bétail que la maison de base ne peut plus contenir. Celle-ci « éclate », et se libère des utilisations agricoles pour être exclusivement affectée à l'habitation. Des bâtiments spécialisés sont construits autour du *curtilage* : écurie surmontée d'une grange, étables pour les chèvres et les moutons, porcherie, poulailler, cave pour les pommes de terre.

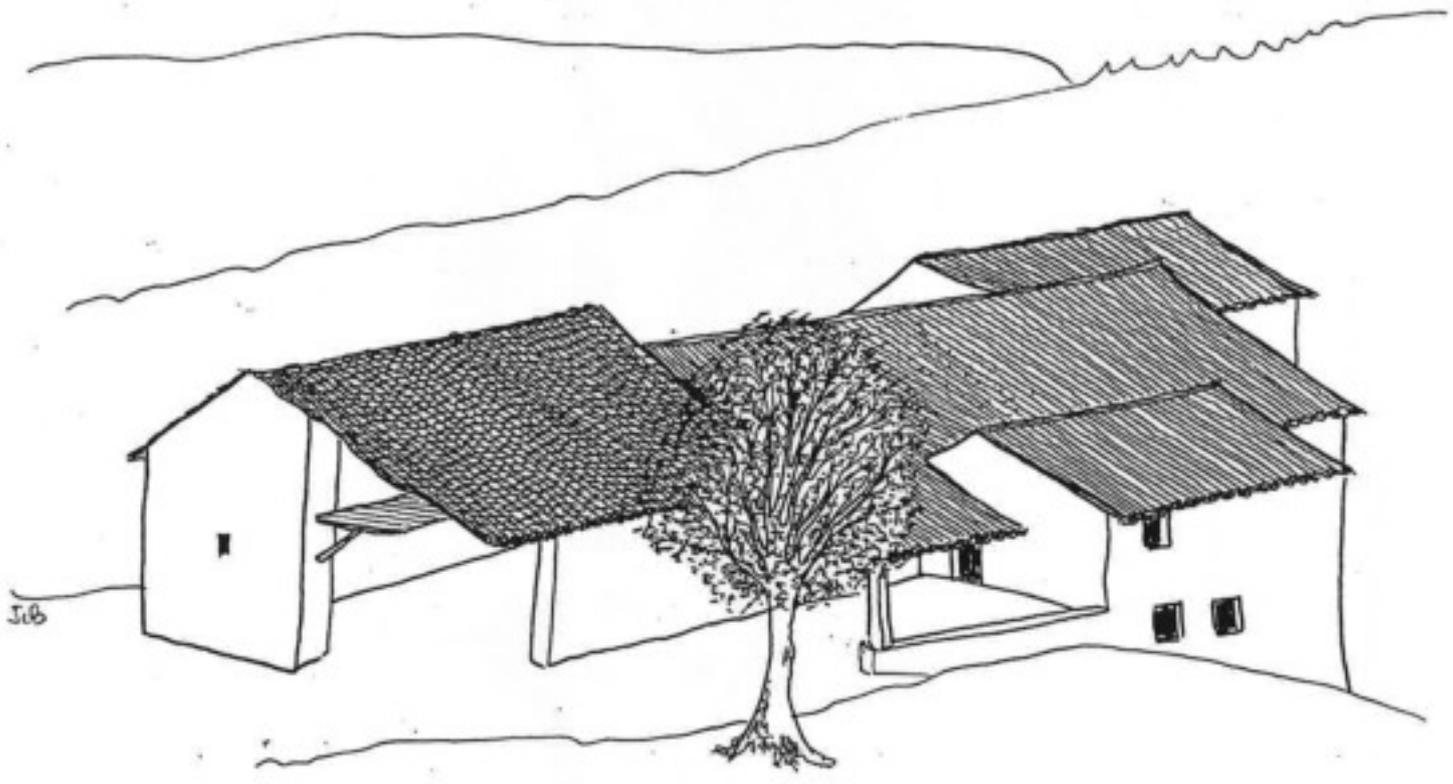
Comme il faut maintenant protéger le bétail contre les prédateurs, animaux et humains, le curtilage est fermé avec un portail et, généralement, par une petite porte de service sur l'arrière.

Apparaissent donc comme aux Merles (1599 ?), aux Rochettes hautes (1613), aux Rochettes basses (1633), au Banchet (1659), à Bouton (1686), à Moulin (1690), et probablement à Boilaigue, les premières petites cours fermées. Mais le portail est étroit, parfois avec un seul vantail de bois, car l'importance du bétail est encore modeste et les charrettes n'ont pas besoin de rentrer dans la cour. Celles-ci sont remisées avec les matériels agricoles sous un calabert accolé à l'extérieur d'un bâtiment.



J.B.

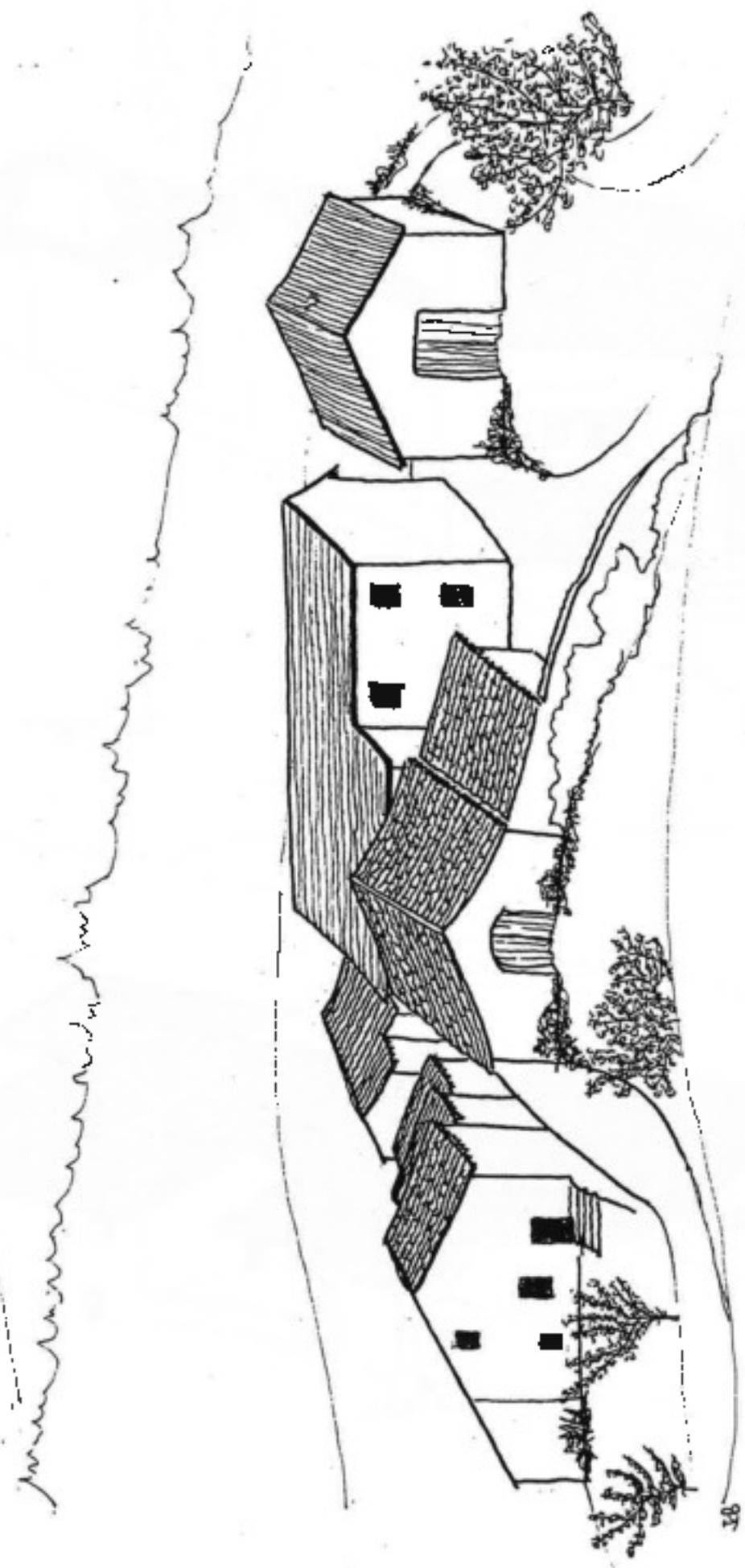
Ballaigue . 1951



J.B.

Michon le-haut . 1951

Hameau des Girauds - 2003



Certains bâtiments ont des fenêtres qui donnent plus de jour grâce à un double meneau (Durantons). On commence à disposer de vitres de petites dimensions pour les obturer.

*

Au XVIII^e siècle, particulièrement dans la seconde moitié, les agriculteurs ne vivent plus en économie fermée. Ils ne le pourraient d'ailleurs pas avec la forte expansion démographique. Les échanges de produits se multiplient avec d'autres régions et de nouvelles activités artisanales viennent compléter ou relayer l'agriculture, comme particulièrement l'artisanat textile.

C'est, malgré les calamités naturelles périodiques, une période faste pour la vie rurale au Crestet et à Monteil. Le seigneur n'habite plus sur place. Le montant de la censive qui reste figé est faible, les droits seigneuriaux tombent en désuétude, aussi bien en ce qui concerne la seigneurie des Boscs que celle des Jésuites de Macheville. Mais il y a toujours pourtant l'impôt royal ...

Les disparités entre agriculteurs augmentent et une véritable aristocratie paysanne apparaît. Dans les bourgs, certains artisans qui se sont enrichis sont maintenant classés comme « bourgeois ».

Ceci se traduit par un nombre considérable de constructions nouvelles, ou d'extensions de bâtiments existants, sur Le Crestet-Monteil. Certaines ne seront d'ailleurs terminées qu'au tout début du XIX^e siècle. L'habitude est alors prise de bien les dater sur les portails ou les portes.

Ainsi, aux Durantons (1739), à Bonneton (1741-1779), au Crestet (maison Bouvier 1739), au Crestet (maison Deschamps, 1755), à Mayaud (1768), aux Rochettes hautes (maison Buffat, 1768), au Crestet (maison Duclaux, 1777), au Crestet (maison Bouvier, 1786), aux Rochettes basses (maison Esson, 1789), au Plat (1789-1791), aux Traverses (1794), à Bouton (1800), au Banchet (maison Chamblas, 1801), aux Rochettes basses (maison Neyron 1804), à Roux (maison Fabion, 1808), à Mine (1811).

Les riches constructions de cette époque sont soignées. Pour abriter une famille de plus en plus nombreuse, la maison d'habitation s'agrandit, soit par l'aménagement de chambres dans le galot de l'étage supérieur, soit par un exhaussement du bâtiment sur un ou deux étages. Des pierres en attente sont alors généralement prévues pour d'autres futurs agrandissements.

Une cuisine plus fonctionnelle est installée avec une grande cheminée qui n'est plus adossée à un mur extérieur mais à un tour de refend. Son linteau est en châtaignier et ses grandes dimensions permettent l'installation de sièges de part et d'autre de lâtre, et même souvent l'installation à l'intérieur d'un potager en pierre à deux ou trois trous, sous une petite lucarne.

Le sol de la cuisine qui était un simple plancher ou était grossièrement constitué d'un empièchement de petits galets liés avec du gorte, est maintenant réalisé avec des dalles, des carreaux rectangulaires ou des tonnelles hexagonales posées sur la voûte de la cave.

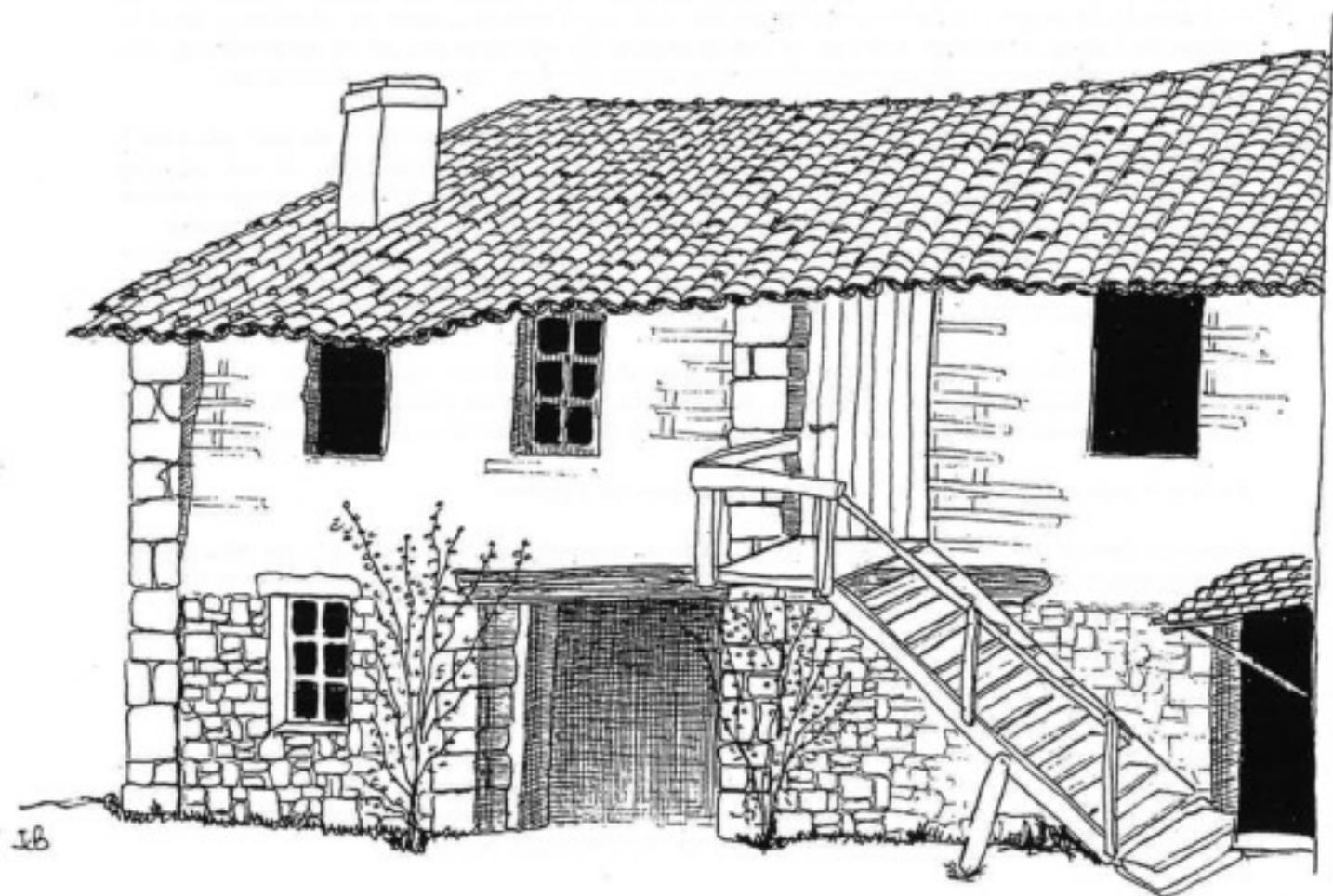
Une chambre est installée sur l'arrière de la cheminée de la cuisine, chauffée par le dos de la plaque de fonte qui remplace l'ancienne « pierre à feu ». Elle a un plancher en châtaignier et est équipée de placards encastrés avec des portes en bois fruitier (merisier, cerisier, noyer).

Le four à pain est relégué à l'extérieur, souvent sous un calabert.

Dans les fermes les plus importantes un « salon » apparaît même parfois, qui est utilisé pour les reboules et les fêtes de famille. Il est alors équipé d'une belle cheminée en pierre et son sol est revêtu de tonnelles. Les plafonds sont refaits « à la française ».

Les fenêtres se multiplient et s'agrandissent, mais avec des petits carreaux, compte tenu de la faible dimension des vitres disponibles. Leurs linteaux sont parfois joliment arrondis. Leur portée étant plus grande, il faut les soulager par des « arcs » ou « triangles » de décharge.

Le nombre d'ouvertures devient important, qui marque le niveau de richesse du propriétaire. On en arrive même, au début du XIX^e siècle, à créer « l'impôt sur les portes et fenêtres »... Cet impôt a pour conséquences la destruction de beaucoup de meneaux (pour avoir une seule ouverture au lieu de deux ou trois) et le bouchage de certaines fenêtres.



C'est le début, dans la région de Lamastre, de toute une tradition de menuisiers et d'ébénistes. En plus des pièces de mobilier qui deviennent plus fonctionnelles et riches, les portes et les ouvrants des placards sont maintenant réalisés avec de belles moulures. Les portes sont en châtaignier, les placards sont en bois fruitiers.

De nouvelles cours de ferme sont alors construites, plus importantes (Le Plat, Bouton, le Crestet), avec fréquemment une ouverture côté vallée. Leurs portails sont maintenant conçus pour laisser passer les charrettes attelées.

Les bâtiments agricoles existants sont généralement conservés, mais les portes d'accès sont agrandies, à la fois à cause du bétail dont le nombre est plus important et mais aussi pour pouvoir faire entrer les charrettes dans les écuries afin de les décharger.

Les pierres des linteaux des anciennes portes ne peuvent être réutilisées, compte tenu de leur portée limitée, qu'en plaçant des corbeaux sur les pieux droits (Les Girauds, Rochettes hautes). De nouvelles portes voûtées en pierre ou avec des linteaux en châtaignier sont construites avec de grands arcs de décharge pour les soulager.

Des pigeonniers sont systématiquement installés dans un coin supérieur des maisons d'habitation, à la hauteur d'un grenier ou même à la place d'une chambre.

La consommation de pommes de terre, aussi bien pour les animaux que pour les familles, devient si importante que l'on assiste parfois à la construction d'une resserre spéciale voûtée avec un accès de plain-pied côté vallée et surtout une trappe en partie haute de la voûte pour les décharger plus facilement (Bouton).

*

Le milieu du XIX^e siècle voit une augmentation considérable de la population. Alors qu'après la fusion des paroisses du Crestet et de Monteil, la population de la commune du Crestet comptait 935 habitants en 1801, elle en a 1035 en 1836.

Les travaux concernant les bâtiments vont donc porter en priorité sur les habitations. Des logements indépendants sont aménagés dans les bâtiments existants, de nouveaux bâtiments sont donc construits. L'accroissement des familles pose d'ailleurs des problèmes importants d'abord de cohabitation (particulièrement en ce qui concerne l'utilisation de l'eau) puis de succession. On constate ainsi une division du patrimoine immobilier qui va marquer l'avenir et aura des répercussions jusqu'à la période actuelle. Certaines petites fermes sont partagées entre dix propriétaires.

La surélévation des habitations existantes commence à se faire par la suppression des toits à trois pentes et leur remplacement par un toit à deux pentes pour gagner à moindre coût une ou deux chambres. Cette pratique se généralisera malheureusement au XX^e siècle, malencontreusement encouragée par les services départementaux de l'équipement...

Dans les nouvelles habitations sont créés des « chambres » modernes avec alcôves et parfois cheminées en marbre.

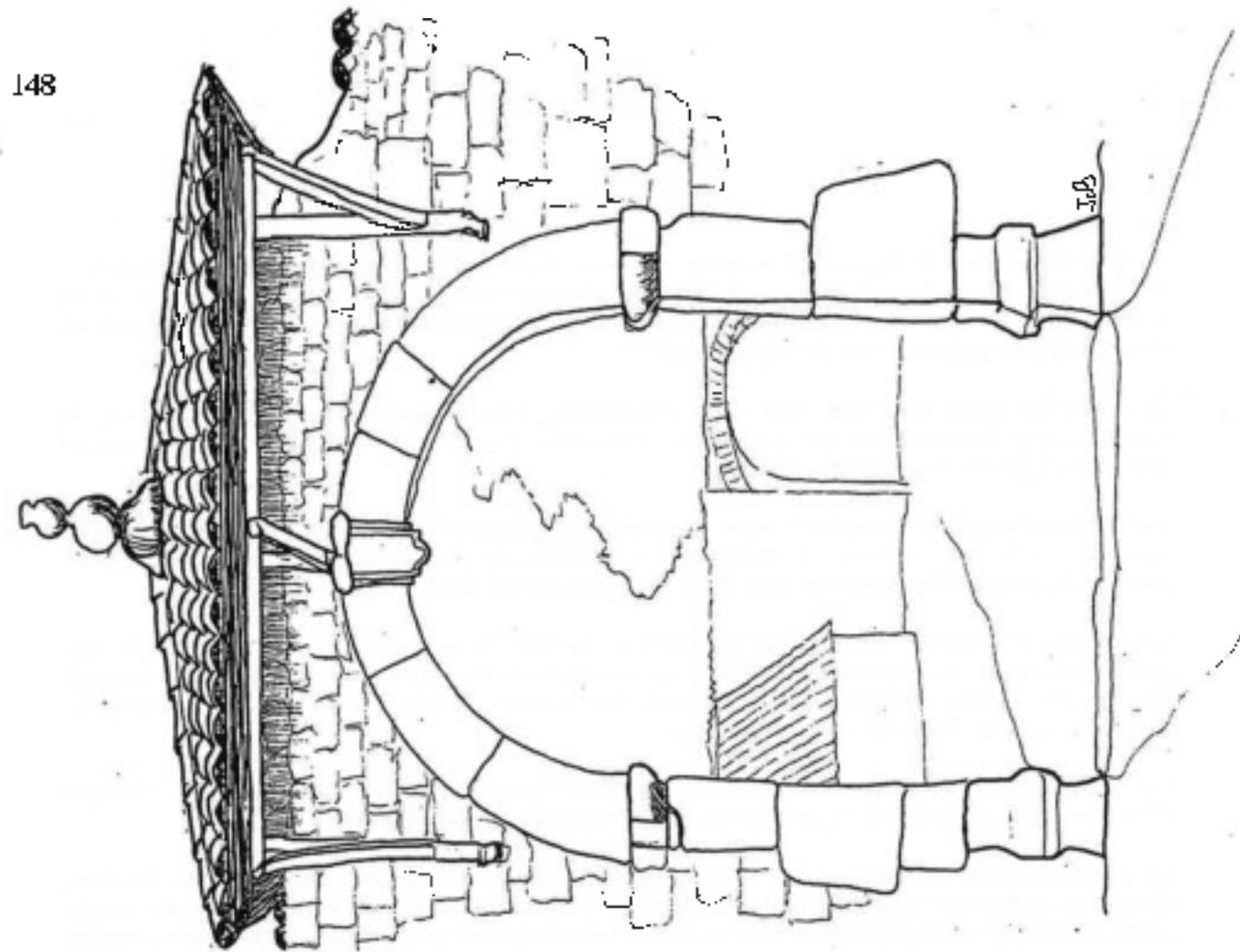
Les fenêtres sont standardisées, avec des dimensions à peu près constantes 1x1,5 m. Elles sont systématiquement équipées de volets.

Grâce à la chaux maintenant disponible, les façades des maisons les plus riches sont crépies pour masquer les multiples raccords de maçonnerie antérieurs.

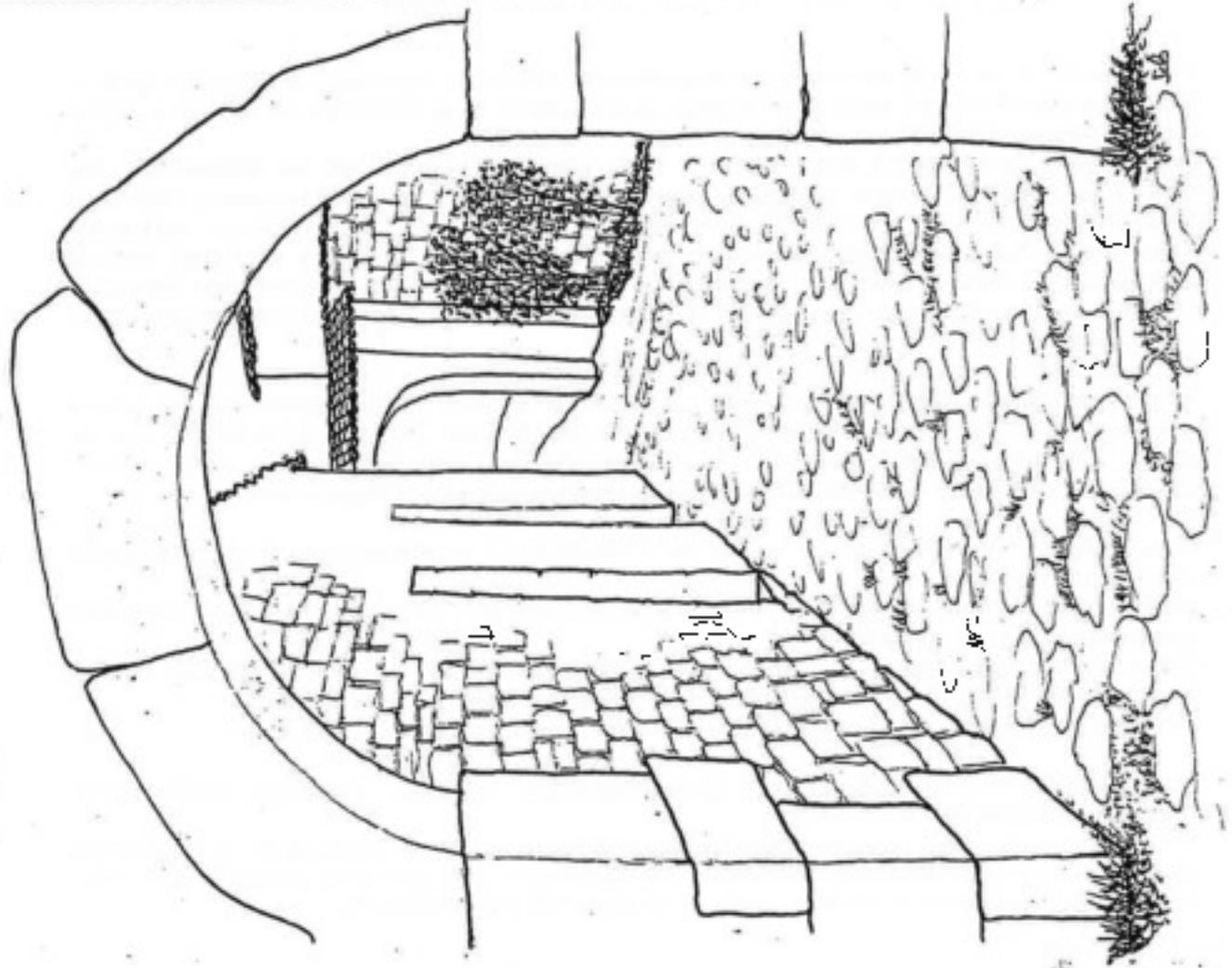
Les passes en bois des toits sont remplacées par des génoises à deux ou trois rangs.

Les bâtiments d'exploitation ne sont généralement pas modifiés, seulement améliorés ou aménagés si nécessaire.

Avec l'élevage du vers à soie, qui apporte un complément de revenu appréciable, la plupart des granges sont transformées temporairement en magnaneries. Des cheminées rustiques sont alors installées dans les quatre coins afin d'obtenir les températures nécessaires.



Les pierres de l'encadrement sont en retraite de l'assise



Bonnefont - la cour et ses deux portails - 1669

La seconde moitié du XIX^e siècle voit le début de l'exode rural. Beaucoup d'Ardéchois, n'arrivant plus à vivre correctement sur place, partent tenter leur chance à Lyon, à Marseille, à Paris ou en Afrique du Nord. De nombreux bâtiments sont alors laissés à l'abandon...

**

Dans les bourgs, et particulièrement au Crestet, les maisons de village n'étaient à l'origine que des maisons d'artisans, à part une ou deux petites fermes.

Il est d'ailleurs important de constater, sur le cadastre de 1835 du Crestet, le nombre très faible de maisons existantes. Le village ne s'est développé réellement qu'après la construction de la nouvelle route de Tournon à Lamastre en 1864, qui a amené l'installation de nombreux cafés et de divers artisans.

Il y avait ainsi 6 cafés au Crestet au début du XX^e siècle.

Les maisons d'artisans étaient modestes : deux pièces, dont une donnant de plain-pied sur la rue et une autre sur l'arrière, une cave pour remiser les tonneaux de vin (car chaque artisan avait son lopin de vigne à Riou de Côte ou à Chasse-Lièvre) et les pommes de terre, et un galetas au-dessus.

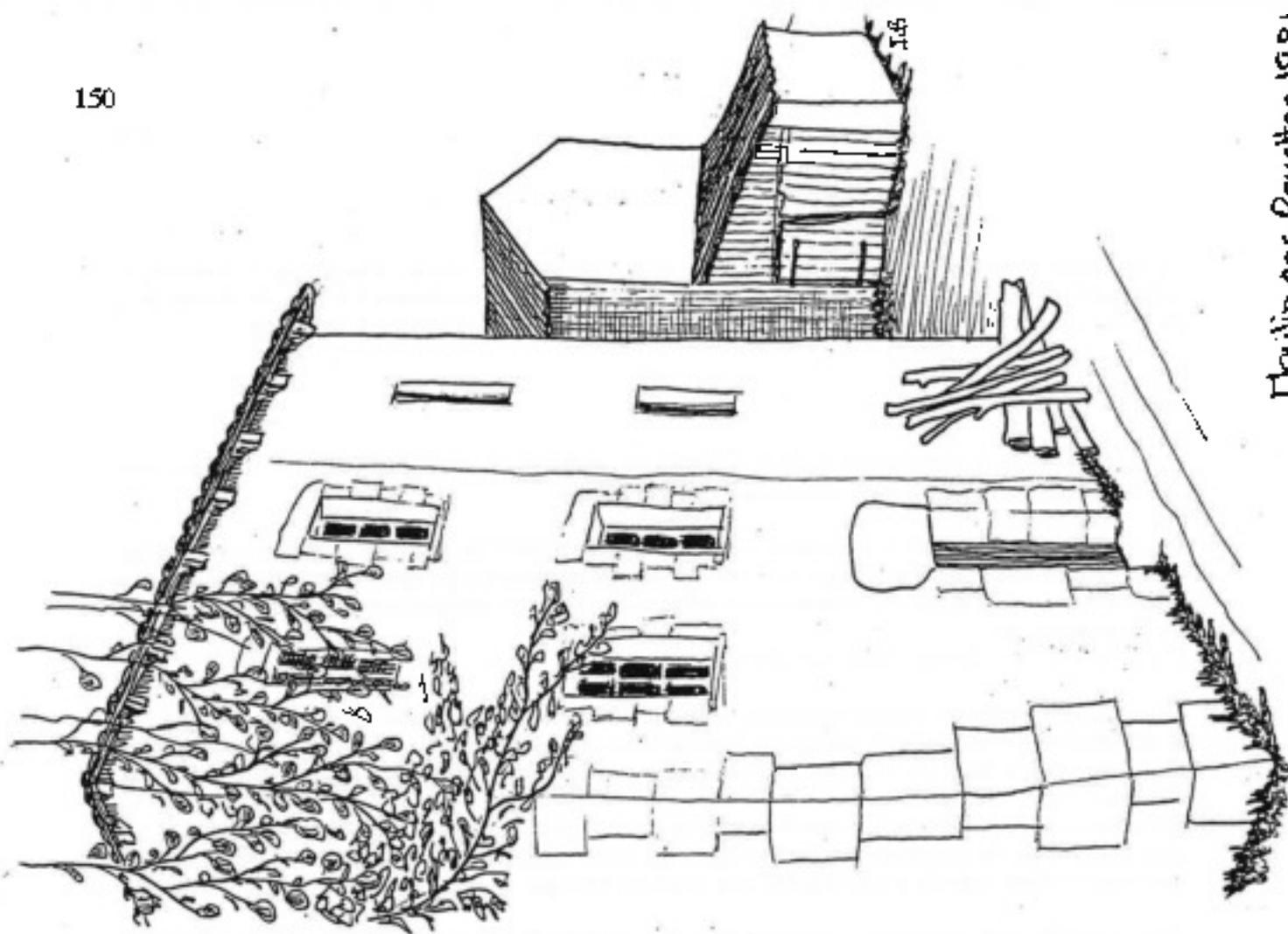
Au milieu du XIX^e siècle, de nombreux artisans s'étaient aussi installés dans les hamcaux les plus importants de la commune compte tenu de leurs attaches familiales. On y retrouve ainsi souvent le même type de petite maison que dans les bourgs.

Avec l'exode rural et surtout l'amélioration des transports qui favorise des centres d'activité proches comme Lamastre, l'artisanat local périclète. Des maisons d'artisans tombent peu à peu en ruine. Quelques-unes appartiennent toujours à des Ardéchois qui, partis chercher fortune au loin, sont contents de retrouver leurs attaches en y revenant quelques jours par an. D'autres sont vendues, agrandies, et généralement surélevées, pour servir de maisons de vacances.

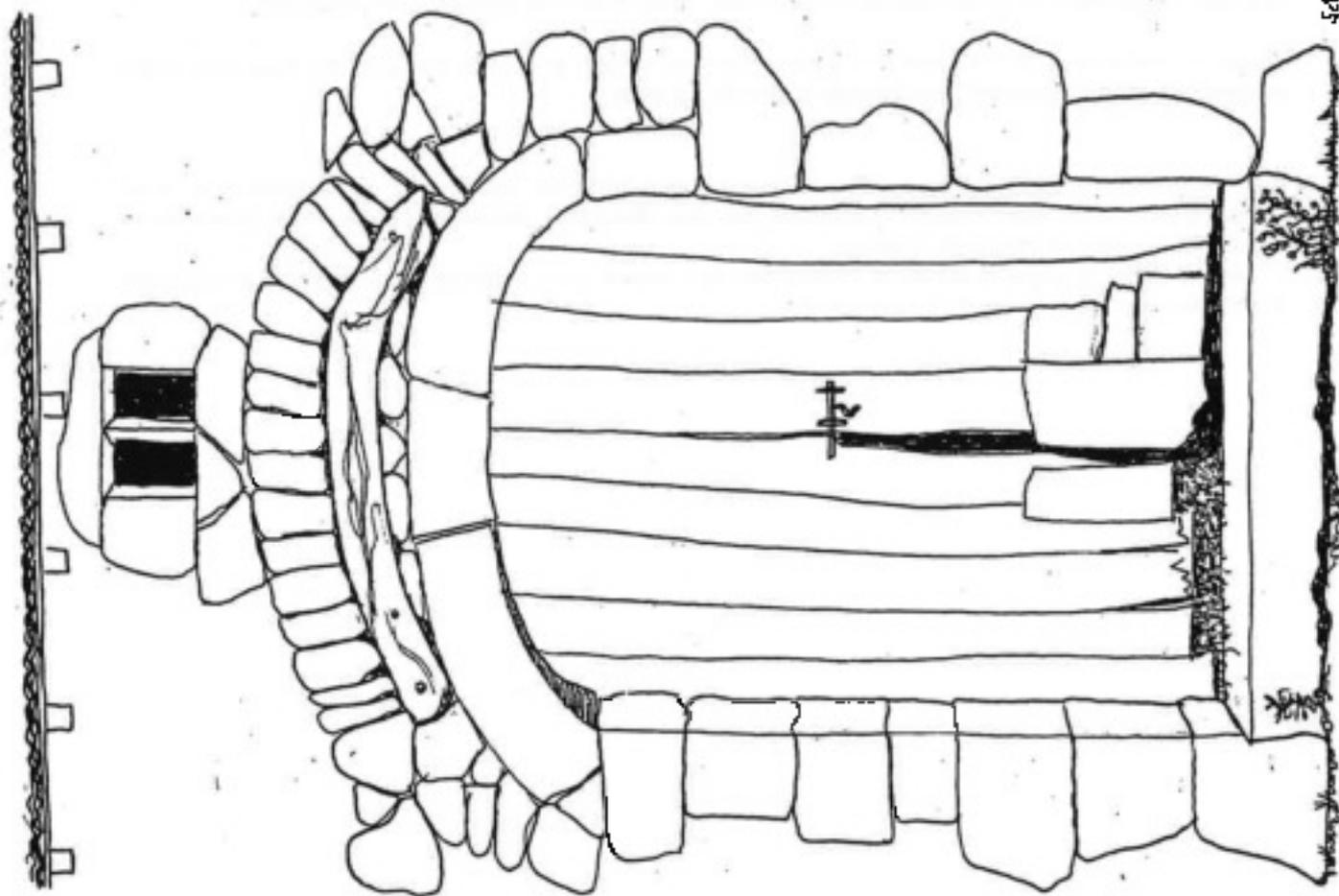
Nous en arrivons ainsi aujourd'hui à un centre de village avec des maisons en bon état, mais malheureusement désertes une grande partie de l'année.

Heureusement, pour le Crestet aussi bien que pour Monteil, des zones résidentielles se sont créées à proximité des bourgs, occupées par des résidents permanents qui vont travailler à Lamastre ou dans la vallée du Rhône.

C'est ainsi que la population de la commune du Crestet, non seulement ne diminue plus, mais augmente très sensiblement chaque année.



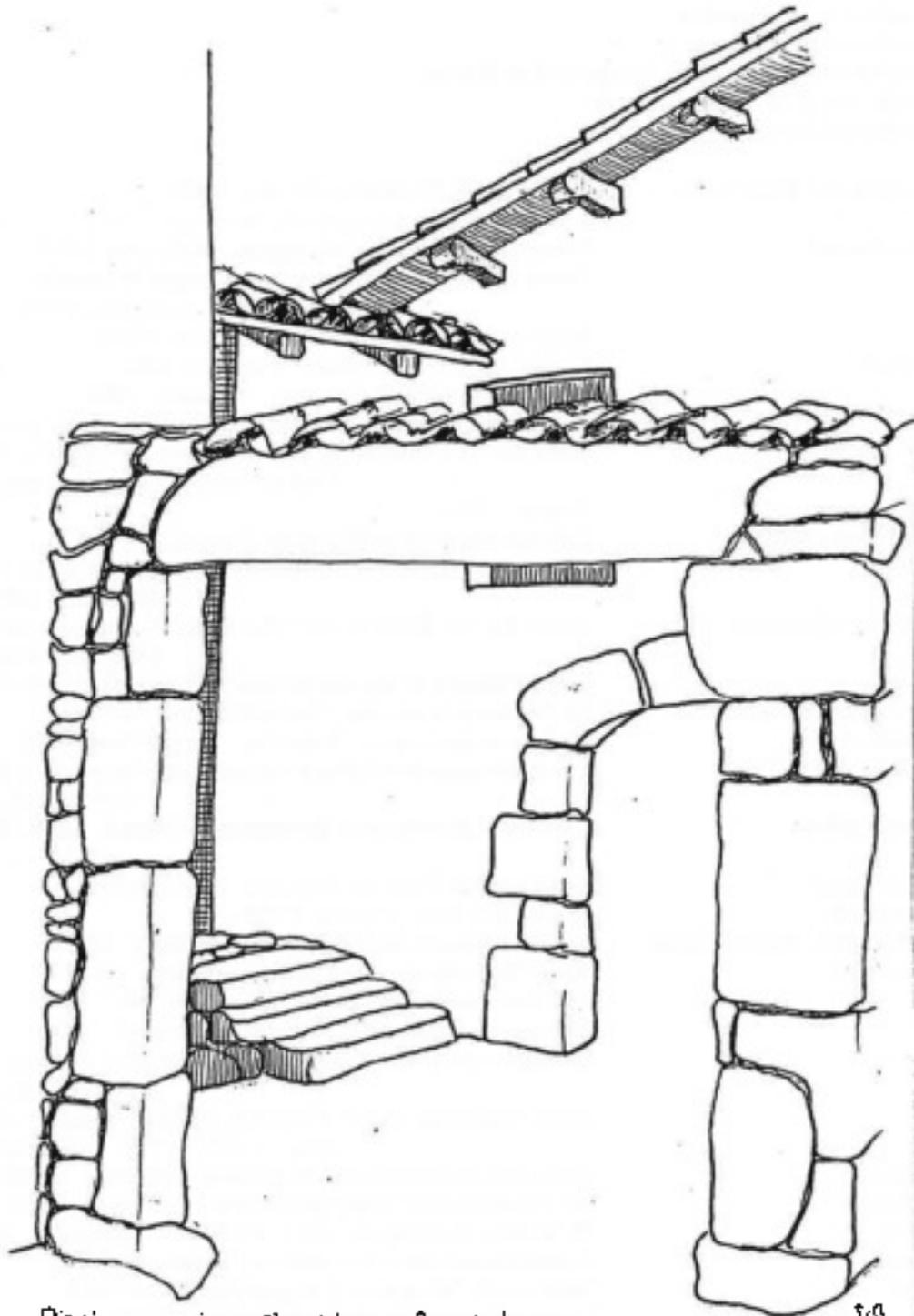
Moulin des Rouvilles 1981



Porte de grange aux Corniers - 2003

BIBLIOGRAPHIE, REFERENCES

- Archives départementales de l'Ardèche, *Série C*
Bibliothèque Nationale, *Fonds bénédictin*
Archives communales
Archives paroissiales
Archives du château de Solignac-Les Boses
Archives de la famille Bouvier
Archives personnelles
- Florentin Benoît d'Entrevaux Armorial du Vivarais - Privas, 1908
Charles du Besset Les châteaux historiques du Vivarais - 1914
Essai sur la noblesse vivaroise - Aubenas, 1913
Trois siècles de vie rurale économique et sociale
en Haut-Vivarais - Aubenas, 1944
Notes sur Lamastre (manuscrit, vers 1950)
La vie rurale en Vivarais - Valence, 1961
Histoire du peuple vivarois - Valence, 1966
Michel Carlat Architecture rurale en Vivarais - Librairie Guénégaud, 1982
Michel de Chazotte Note sur la donation de 912 de Boson au chapitre de
Notre-Dame du Pay (manuscrit)
- Emile Delarbre Bozas - 1903
Claudiane Fabre-Martin Eglises romanes oubliées du Vivarais - 1993
Abbé Filhol Histoire religieuse et civile d'Annonay et du Haut-Vivarais
Annonay, 1880
Christian Foriel Destezet Etude sur les fistimes de 1464 dans le canton de Saint-
Félicien (manuscrit)
Charles Forot Saint-Félicien et ses communes - Pigeonnier, 1964
Charles Forot et Michel Carlat Le feu sous la cendre - Saint Félicien, 1979
Charles Jolivet La Révolution dans l'Ardèche - L'argentière, 1930
Michel Joly L'architecture des églises romanes du Vivarais - Librairie
Guénégaud, 1966
Pierre Yves Laffont Châteaux, pouvoirs et habitats en Vivarais, Xe XIIIe siècle
1998
Auguste Le Sourd Essai sur les Hauts du Vivarais - Paris, 1926
Abbé Maisonnial Boucieu-le-Roi - Privas, 1958
François Malartre, Michel Carlat Visites à travers le patrimoine ardéchois, 1985
Albin Mazon Notes historiques sur Tournon - Privas, 1908
Les muletiers du Vivarais - Aubenas, 1967
Voyage au pays des Boutières - Annonay, 1902
Quelques notes sur l'origine des églises du Vivarais -
Privas, 1891
Essai historique sur le Vivarais, pendant la guerre de Cent
Ans (1337-1453) - Tournon, 1888
Alain Melimier Paroisses et communes de France. Ardèche - CNRS, 1976
Samuel Mours Le Vivarais et le Velay protestants - Valence, 1947
J.A. Pouyer Mémoires historiques sur le Vivarais - Annonay, 1873
Gaston Pont Lamastre au cours des siècles - Valence, 1963
Jean Régéné Histoire du Vivarais - L'argentière, 1914-1945
La grande peur en Vivarais - Privas, 1917
Les Autrichiens dans l'Ardèche - L'argentière, 1919
La vie économique et les classes sociales en Vivarais au
lendemain de la guerre de cent ans - Aubenas, 1926
Regeste vivarois, 863-1500 - Privas, 1991
Elie Reynier La soie en Vivarais - L'argentière, 1921
Roche Lamastre et ses environs - Privas, 1905
Robert Saint-Jean Vivarais Cévaudan romans - Zodiaque, 1991
Régis Tarity Le prieuré et l'église de Macheville - RV, 1902



Ancienne maison Chamblas au Banchat

JCB